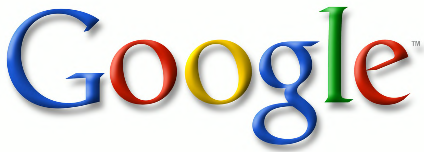
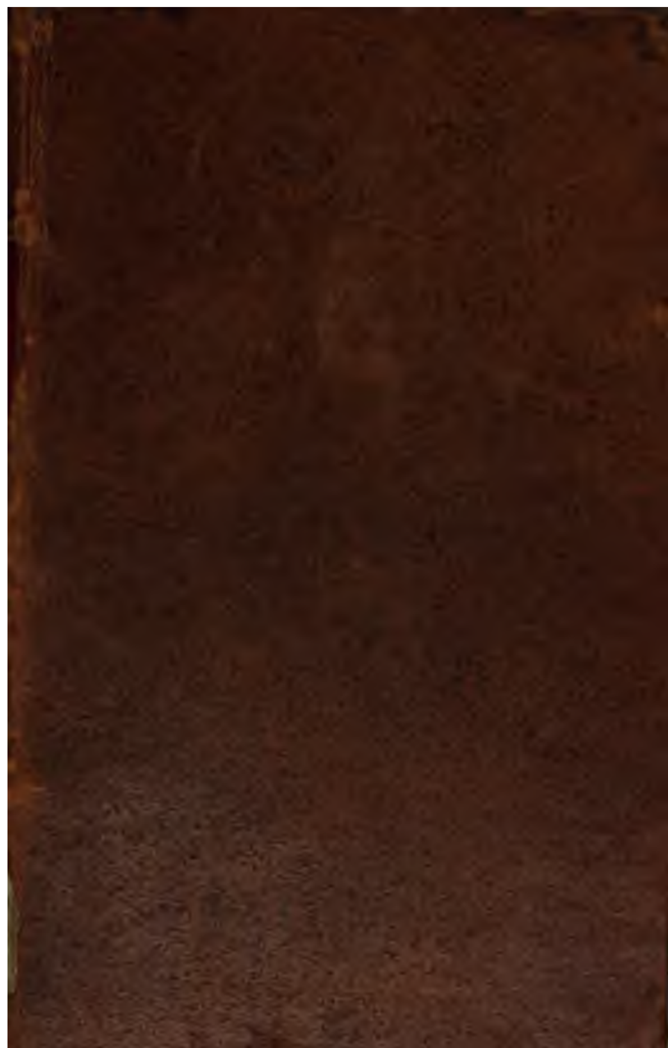






À l'Université d'Oxford,
ce 21 janvier 1914;
Edward S. Dodgson.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

Charlotte and
Anne Johnstone

LA

NOUVELLE ABEILLE

DU PARNASSE.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Le lieu de la scène représente le Mont Parnasse, qui s'élève en pointe et forme le fond du paysage. On aperçoit sur le sommet, à l'ombre de quelques palmiers, Apollon, au milieu des Muses, qui chante et s'accompagne de la lyre.

Au pied de la montagne, sur le devant de la scène, est une jeune Muse occupée à cueillir quelques fleurs, dont elle compose un bouquet. Sur le côté, on remarque une ruche d'où sortent des abeilles qui vont choisir, parmi les fleurs de la montagne, celles qui doivent leur fournir le miel.



Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose
De différentes fleurs, j'assemble et je compose
Le miel que je produis.
J. B. Rousseau.

F. Huot inv. del.

LA

NOUVELLE ABEILLE

DU PARNASSE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DE NOS MEILLEURS POËTES;

à l'usage des maisons d'éducation.

CINQUIÈME ÉDITION.



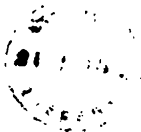
A PARIS,

Chez { Le Prieur, Libr., rue des Noyers, n°. 45.
Et l'Editeur Charles-Const. Le Tellier, boulevart St.-Antoine, n°. 71.

1815.

D.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny.



NOTE DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs Institutrices m'ont demandé de leur faire un choix de poésies propres à orner la mémoire et à former le goût et le cœur des jeunes personnes confiées à leurs soins; je me suis empressé de satisfaire à leurs désirs. Ce petit recueil ne contient aucune pièce dont la mère la plus sévère *ne puisse permettre la lecture à sa fille.* Je crois qu'il peut être également utile aux garçons.

CHARLES-CONSTANT LE TELLIER.

LA

NOUVELLE ABEILLE

DU PARNASSE.

LES FLEURS,

Idylle de Madame DESHOULIÈRES.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses;
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs;
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque, pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.

Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits!
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve.
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

FANFAN ET COLAS.

FABLE.

Fanfan, gras et vermeil, et marchant sans lisière,
Voyoit son troisième printemps.
D'un si beau nourrisson Pérette toute fière,
S'en alloit à Paris le rendre à ses parents.
Pérette avoit, sur sa bourrique,
Dans deux paniers, mis Colas et Fanfan.
De la riche Chloé celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Pérette et de son mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan qu'il ne le quittoit pas.
Fanfan le chérissoit de même.
Ils arrivent. Chloé prend son fils dans ses bras :
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros et gras !
Pérette de ses soins est largement payée.
Voilà Pérette renvoyée ;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan se désespère :
Il aimoit Colas comme un frère ;
Sans Pérette et sans lui, que va-t-il devenir ?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice :
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils ;
Entendez-vous, Pérette ? On lui rendra service.
Pérette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,

De son Colas déjà croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Chloé fait la toilette.
Le voilà décrassé, beau, blanc, il falloit voir!
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon, se voyant au miroir,
Oublia Colas et Pérette.
— Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour; Pierre, qu'en penses-tu?
Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y consent; Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge),
Pour son ami, Colas trop mal vêtu:
Sans la galette, il l'auroit méconnu.
Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits et de raisins, doux trésors de Bacchus.
Les présents furent bien reçus;
Ce fut tout; et tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat le tambour,
Traîne son chariot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit: C'est mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus son frère;
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier et mutin.
Pérette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec tristesse:
Voilà Fanfan devenu grand seigneur;
Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur.

L'amitié disparoît où l'égalité cesse.

(Aubert.)

ÉPITRE A MON HABIT,

Par Sedaine.

AH ! mon habit, que je vous remercie !
Que je valus hier, grâce à votre valeur !
Je me connois ; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire :
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un blondin, sur un mot d'usage ;
Un robin, sur des opéra :
Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà ;*
On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
De complimens bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla,
Et pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout *angola* (1).
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,

---

(1) Roman de la Morlière.

Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil,
Il m'accorda pour privilége
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême;
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opéroit.
J'entrois jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutois en silence, et ne me permettois
Le moindre *si*, le moindre *mais*:
Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
Et moi, je ne l'étois jamais.
Un rien auroit pu me confondre;
Un regard; tout m'étoit fatal:
Je ne parlois que pour répondre,
Je parlois bas, je parlois mal:
Un sot provincial arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau:
Je me mouchois presque au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau:
On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
De ce salut par l'usage introduit;
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris :
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi !
Dans la Hollande, il est une autre loi :
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterois sa valeur, son débit;
Ici, l'habit fait valoir l'homme ;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit;
On le juge sur son écorce.

LA PIÉTÉ FILIALE,

Idylle de LÉONARD.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposoient sur un coteau
Dont le soleil doroit la cime :
Ils s'occupoient de Philémon ;
Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
N'avoient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,

Disoit Lycoris à son frère,
Les cieux protègent notre père :
Il le mérite ; il est si bon !

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur ; sa vertu leur est chère.
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormoit d'un sommeil aussi doux que son cœur :
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche,)
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père ! disois-je, à quel point il nous aime !
Il a veillé pour nous, et dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux !

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avois vu se traîner avec peine,
Accablé du travail et du poids de ses ans !
Tu pleures, Sélime !

SÉLIME.

Quel père !...
Nous lui devons aussi des soins reconnoissants.
Ecoute ; mais sur-tout, que ce soit un mystère :
Du prix de ces paniers que tu me voyois faire,
Je viens d'acheter un mouton,
Je le destine à Philémon.....

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser, quand il est solitaire,

De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage ;
Il sortoit d'un buisson voisin :
Il court à ses enfants, les tient contre son sein ;
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu, dit-il, ô Dieu ! témoin de mon bonheur !
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime !
Laisse-moi mes enfants ! c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

RUTH,

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Par Florian.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !
Voyez ce foible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami, dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,

Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernoit dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressoit aux veuves de ses fils :

Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hymenée :
Que mon Dieu soit béni! je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendroit ma peine moins amère.
Adieu; n'oubliez pas que je fus votre mère.

Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah! laissez-moi vous suivre;
Par-tout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?

Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante ;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu réparoit les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnoissance à ses yeux se déploie ;
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille ; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance.
C'est ici qu'Abraham parloit à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.

Plus d'un vieillard surpris ne la reconnoît pas :
Quoi ! c'est-là Noémi ? Non, leur répondit-elle ;
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle ;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueilloient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans foiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivoit dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles ;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit. Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié ;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,

Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veilloit aux moissons :
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde sur-tout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Epargne à sa pudeur trop de reconnoissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir ;
Par-tout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachoit ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
Dit-elle ; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage ;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille ;
Le vertueux Booz est de notre famille :
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer des mots,
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître ;
Répondez : Noémi vous le fera connoître :
La veuve de son fils embrasse vos genoux ;
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,

Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir.
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avoit pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormoient près des épis autour d'eux dispersés ;
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnoît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtoit le repos ;
Des gerbes soutenoient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage !
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parois méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?
Ah ! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le ; ce songe, hélas ! est la vérité même.

Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osois prier pour vous ;
Mes vœux étoient dictés par la reconnoissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
Non, ma mère me dit que je puis vous aimer.
De Noémi dans moi reconnoissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?

Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel ! répond Booz, ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge.
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu !
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière ;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie ; et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :

C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANTS,

Idylle de LÉONARD.

MIRTIL ET CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêloit ses pleurs
Aux larmes du matin qui les baignoient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux,
Si tôt qu'elle aperçut son frère.

CHLOÉ.

Hélas ! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père !
Que notre sort est douloureux !

MIRTIL.

Ah ! s'il alloit mourir, ce père qui nous aime !
Ma sœur ! il est si vertueux !
Il a tant d'amour pour les Dieux !

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les Dieux devroient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur ! comme ici tout me paroît changer !
Comme tous les objets semblent dans la tristesse !

En vain mon agneau me caresse ;
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche ;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci :
Enfin, ce que j'aimois n'a plus rien qui me touche.
Mon père ! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas ! il t'en souvient, mon frère !
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer.....

MYRTIL.

Oui, Chloé ! ce bon père !
Comme il devint pâle et tremblant !
« Mes enfants, disoit-il, je suis bien chancelant,
» Laissez-moi... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affoiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Ecoute quel est mon dessein :
Si tu me vois le grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au Dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les Dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours.

Aux simples vœux de l'innocence.
Moi, je veux du dieu Pan implorer la clémence.
Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor?
Hé bien! je veux au Dieu le présenter encor.

MIRTIL.

O ma sœur, attends-moi: je n'ai qu'un pas à faire;
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;
Je vais l'aller chercher; et pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.
—Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux, il revole à l'insant:
Il sourioit en le portant,
Tour à tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentoit sur un côteau voisin,
Que des pins ombrageoient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le Dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accents.

CHLOÉ.

Daigne, ô Dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!
Tu vois! je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends;
J'en ornerois ton front, si j'étois assez grande.
O Dieu! rends notre père à ses pauvres enfants!

MIRTIL.

Conserve ce bon père! ô Dieu! sois-nous propice!

Voilà mes plus beaux fruits que j'ai cueillis pour toi !
Si mon plus beau chevreau n'étoit plus fort que moi,
J'en aurois fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitié deux enfants malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir ?.. tiens ! voilà mon oiseau !
C'est pourtant tout mon bien ! ô Pan ! je te le jure.
Vois, il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan ! que faut-il pour te plaire ?
Regarde mon ramier, je le vais appeler.
Veux-tu sa vie ? elle m'est chère :
Mais pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, Dieu puissant, je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissoient des oiseaux les ailes frémissantes.
Déjà, glacés de crainte, ils détournoient les yeux,
Pour commencer leurs sacrifices ;
Mais une voix s'élève : « Enfants trop généreux !
» Arrêtez ! l'innocence intéresse les Dieux.
» Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices !
» Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé ; ce jour même avec eux
Il alla du Dieu Pan bénir la bienfaisance ;
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits-neveux.

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE,

Tiré des Géorgiques de VIRGILE, *traduction de* DELILLE.

AH! loin de tous les maux que le luxe fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être!
La terre libérale et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins.
Il ne voit point chez lui, sous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
Le fard n'altère point la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui;
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui:
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce sont-là ses trésors, ce sont-là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse;
C'est-là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse.
La justice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

C'est vous que j'aimerai, prés fleuris, onde pure;
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure.

Heureux le sage, instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains, la chute des états,
Et la pitié pénible, et l'importune envie,
N'altérèrent jamais le calme de sa vie.
Jamais, aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix.
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître;
Et l'arbre qu'il planta, chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer.
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or.
L'avare ensevelit et couve son trésor.
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre.
Le frère s'applaudit, teint du sang fraternel,
Et va vivre et mourir loin du toit paternel.

. . . .

Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivoient ses pères.
Ce champ nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,

Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.
Ainsi que les saisons sa richesse varie :
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie ;
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient ; mais pour lui l'automne dure encor :
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois ;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts,
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.

Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs.
Il propose des prix à la force, à l'adresse :
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse :
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome, aujourd'hui l'arbitre des humains,
Dut l'empire du monde à de rustiques mains.
O jours de l'âge d'or ! jours heureux, mœurs champêtres !
L'homme étoit sans tyrans, les animaux sans maîtres ;
L'airain n'assembloit point des soldats furieux ;

Et l'homicide acier, et l'or impérieux,
Ces métaux, l'instrument et l'appât de la guerre,
N'avoient ni ravagé ni corrompu la terre.

ODE A LA FORTUNE.

Par J.-B. Rousseau.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris,
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus,

Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Image des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile

Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidelle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

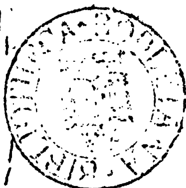
Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus ;
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels :
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide

De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs ;
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.



La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès ;

Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Énée a résolu la mort;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des Dieux et du sort.
Par toi Rome, au bord du naufrage,
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers;
Et, suivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ses disgraces,
Changer ses cyprès en lauriers.

ARISTÉE,

Episode tiré des Géorgiques de VIRGILE, *et traduit par* DELILLE.

. . . .

POSSESSEUR autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné.
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose,

Il arrive, il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des Dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
Où sont donc ces honneurs où je devais prétende
Hélas ! parmi les Dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels !
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus, et vous êtes ma mère !
Achevez; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour :
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses on-
doyantes.
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine ;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles,
Leur racontoit des Dieux les amours infidelles;

Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois :
Cyrène s'en émeut ; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides.
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots :
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes ;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paroît au bord des eaux, accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.

Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte,
Qu'il vienne : et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux ;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux :
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse,
A ces mots, suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.

Le jeune Dieu descend ; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire ;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie,

L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Eridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.

Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais.
Sa mère en l'écoutant sourit, et le rassure;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissús de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin:
Prends ce vase, ô mon fils; afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan, le vieux père du monde:
Et vous, reine des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit, et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante;
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots:
Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour:
Les nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce Dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du Dieu puissant des ondes,
Dont il pait les troupeaux dans les plaines profondes,
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers;

Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer, son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorants jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce Dieu sorti du sein des flots :
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme ;
Serpent, il s'entrelace, et lion, il rugit ;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit.
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse :
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage,
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein.
Là, dans un antre obscur, se retiroit Protée.
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.

Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée,
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde :
Il marche; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers :
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le Dieu, sur son rocher, compte au loin son troupeau.

A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède; et se montrant sous une forme humaine :
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu?
Parle, que me veux-tu? Vous le savez, grand Dieu;
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée;
Le livre des destins est ouvert à Protée :
L'ordre des immortels m'amène devant vous,
Daignez..... Le Dieu, roulant des yeux pleins de courroux
A peine de ses sens dompte la violence;
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
Tremble, un dieu te poursuit; pour venger ses douleurs

Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidelle Eurydice :
Eurydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux : les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira,
Le Rhodope en gémit, et l'Ebre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ;
Et perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible, et les pâles Furies
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantoit ; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantomes,
Accouroient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres ;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,

Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'Enfer même s'émut : les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion immobile écoutoit ses accords,
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin il revenoit triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
Proserpine, à ce prix, couronnoit sa tendresse :
Soudain ce foible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'Enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne,.... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait, un coup-d'œil a détruit son bonheur;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des Enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : O destin rigoureux!
Hélas! quel Dieu cruel nous a perdus tous deux?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abyme
Le barbare Destin rappelle sa victime.
Adieu; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée; Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante;

L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des
morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisirs, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et, plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire,
Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,

La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom.
Eurydice ! ô douleur ! Touchés de son supplice,
Les échos répétoient Eurydice ! Eurydice !
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connois tôn destin. Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois :
Elles vengent sa mort; toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes :
Pour les sacrifier élève quatre autels,
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots :
Enfin, pour satisfaire aux manes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse.
Elle dit : Le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;

Immole un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes;
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige ! le sang par sa chaleur féconde
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.

LE RUISSEAU,

Idylle de madame DESHOULIÈRES.

RUISSEAU, nous paroissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre !
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,

Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure :
Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses ;
Mais de ses fatales foiblesses,
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs mêmes sont cruelles ;
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidelles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,

Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose;
Dans votre sein il cherche à s'abymer :
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toute sorte d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreur et de dissensions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,
Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à vos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être

Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non; pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas, on n'a plus rien à craindre :
Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encore de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre Nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidelle cristal;
On évite de même un ami trop sincère;
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir; personne ne les souffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds; et plus j'envisage

La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous; reportez
Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez;
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

MORT DE COLIGNY.

HENRIADE, CHANT II.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;

« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins, comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtoit ou pressoit le carnage...

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;

Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.

Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

L'HEUREUX VIEILLARD,

Idylle de Léonard.

AMINTAS.

La terre a repris ses couleurs ;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle,
La nature se renouvelle ;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique alégresse :
O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur ;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.
Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur !
Toi, dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému ! dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance !
D'un air contagieux mes troupeaux, ni mes champs,
N'essuyèrent jamais la mortelle influence :
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.

Hélas ! sous un ciel pur, au bord de ces ruisseaux,
J'ai vu couler mes jours, comme coulent leurs eaux;
Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres;
Un sommeil bienfaisant suspendoit mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funèbres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature :
J'eus des amis; je fis quelquefois des heureux ;
J'aimois, et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse! ô raison dont tout m'offre l'image!
Lorsque, sur mes genoux, je portois mes enfants,
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentois pressé de leurs bras innocents,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage!
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétroient la nuit sombre ;
Je disois : ils croîtront; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grâce au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappelant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre père, un jour, bénissez le repos;
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux :
Ah! quel est le mortel exempt de leurs assauts?
Pour la première fois, quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélie! ce jour où sur mon sein
Ton ame s'échappa comme une douce haleine,

Où le froid du trépas glaça la foible main
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne;
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs!
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source.
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments:
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfants:
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants!
Au dernier de mes jours, daigne encore m'entendre;
O ciel! fais-moi mourir dans leurs embrassements.

TOBIE,

Poëme tiré de l'Ecriture Sainte, *par* FLORIAN.

A Mesdemoiselles de I. B. et D. D., âgées de neuf à dix ans.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire:
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangères;
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expioient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore ; il avoit nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnoit p
moi
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soin
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consoloit la veuve, adoptoit l'orphelin ;
Le cri d'un opprimé régloit seul son chemin
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageoient du roi la vengeance cruelle :
Je crains Dieu, disoit-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

Un jour, après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard, lentement, au pied d'un mur se traîn
Il dormoit, quand l'oiseau que le printemps ramène
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie :
O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver !
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver :
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière ;

Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiroient son ame,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance :
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur.
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, foible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Eternel :
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :
De ton respect pour moi fais hériter ta mère;
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'a-
mour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?

Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que sur-tout l'indigent trouve en toi son appui;
Partage tes habits et ton pain avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup; et pauvre, donne encore:
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse:
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidelle,
Dont nous reconnoitrons et la peine et le zèle.

Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît; tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'étoit l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venoit de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur:
Il le suit chez son père; et le vieillard en larmes,
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes:
Long-temps il l'interroge; et lui tendant les bras:
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;

Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste:
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez: mon ame satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage.
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin:
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidelle,
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt: Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir:
Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire:
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant,
En réserve le fiel: sur une flamme pure

Le reste préparé devient sa nourriture.

Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile.
Dès long-temps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas.
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connoît sa vertu, sa beauté ;
Mais déjà sept époux, briguant son hymenée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée ;
Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûloient d'un feu profane,
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance
Epurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée

Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir:
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnoît les traits du vieillard de Ninive;
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connoissez Tobie?
Qui de nous a souffert et ne le connoît pas!
Ah! parlez: avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux! enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race!
Ton père soixante ans fut notre unique appui;
Viens, jouis, ô mon fils, de notre amour pour lui.

Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main,
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide:
Il rencontre ses yeux; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant, et d'une voix émue:
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue;

Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous ;
Je réclame la loi, je suis de ta famille ;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes ;
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes.
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.

Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance ;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime ;
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel ;
Et, pendant le festin, sa timide alégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait

Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre:
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir!

Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguel, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants:
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.

L'ange pendant ce temps, au fond de la Médie,
Alloit redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange de retour,
Au milieu des plaisirs de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
Etre heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence:
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son ame doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit; l'ange aussitôt va trouver Raguel.

Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent par-tout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère ;
Son époux la soutient sur son sein palpitant,
Et le fidelle chien marche en les précédant.
Hélas ! il étoit temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînoit chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidoit sa démarche tardive.
Le vieillard restoit seul ; assis sur le chemin,
Vers chaque voyageur il étendoit la main :
Le voyageur passoit, et Tobie en silence
Pour la reperdre encore attendoit l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchoit au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleuroit de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendoit ses pleurs pour le chercher encore.

Mais ce fils approchoit : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux au soin de leurs pasteurs,

Les précède avec l'ange ; et sa mère attentive
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard.
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard :
Il reconnoît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :
Il se lève ; et d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide
O mon fils, crioit-il, c'est toi, c'est toi.... Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein :
Le vieillard le reçoit, et le serre et le presse ;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse ;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue ;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux ;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ses ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste !
J'avois péché long-temps, et long-temps je souffris :
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils ;

O mon Dieu ! je rends grâce à ta bonté propice :
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.

Il dit ; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire ;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours ;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours ;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière ;
Il m'a donné ma femme, il m'a rendu mon père.
Hélas ! que peut pour lui notre vive amitié ?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié ;
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore ;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce foible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus ;
Gardez, gardez vos biens, et sur-tout vos vertus ;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.

Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime :
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable !
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel ; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage ;
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage ;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel ;
Vivez long-temps heureux, moi je retourne au ciel.

FRAGMENT

Du poëme intitulé LE MÉRITE DES FEMMES, *par* LEGOUVÉ.

QUEL éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
Mais ne la montre-t-il que sous le diadème ?
A l'exercer par-tout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile :
Là, des femmes portant le nom chéri de *sœurs*,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit long-temps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre ;
Et vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant ! ces tendres bienfaitrices,

Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures;
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.
O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides:
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant *Antigone* aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes qu'aux vautours la haine avoit promis.
Elle savoit la loi qui la mène au supplice;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
Qui, privé du tombeau, réclamoit son appui,
Et pour l'ensevelir elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette *Eponine* à l'échafaud conduite?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux.
De l'amour conjugal ô mémorable exemple!
Par elle un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour

Embellir par ses soins le plus affreux séjour ;
Que ne peut le devoir sur ces ames fidelles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher des modèles
Naguère, en nos climats, lorsque de tout côté
Pesoit des *Décemvirs* le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé, par mille traits sublimes,
Combien leurs sentiments les rendent magnanimes ?
La peur régnoit par-tout : plus de cœur, plus d'ami ;
Le François du François paroissoit l'ennemi :
Chacun savoit mourir, nul ne savoit défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçoit tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore, au repos arrachée,
Attendoit leur présence, à leur porte attachée :
Celle-là, d'un geolier insensible à ses pleurs
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accouroit chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchoit à la mort
Demandoit avec joie à partager le sort.
....
....
Toutes enfin, l'appui des François malheureux,
Parloient, prioient, pleuroient, ou s'immoloient pour eux.
Leur ame en nos dangers fut toujours secourable.

Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.

Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du Sénat,
Des monstres qu'irritoient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs ;
Ils jettent morts sur morts, et mourants sur mourants;
Tout frémit... Une fille, au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
C'est mon père, dit-elle ; arrêtez, inhumains !
Elle tombe à leurs pieds ; elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu, doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévoûment,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment :
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère ;
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis,
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé ?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

STANCES A MA FILLE,

QUI M'AVOIT DEMANDÉ UNE ROMANCE.

Par madame PERRIER.

MA chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir ;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure ;
Redoute l'art et la frivolité ;
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;
Un seul moment de la beauté dispose,
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté ;
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordoit l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton ame à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage,
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

LE DERVICHE ET LE SULTAN,

APOLOGUE.

Par M. Le Bailly.

Fléau de ses états, un farouche sultan
Ne dormoit plus. Tant pis ! le sommeil d'un tyran,
Dit un sage par excellence,
Fait le repos de l'innocence.
Un jour, las de chercher ce sommeil qui le fuit,
De son palais il sort sans bruit,
Vole au désert : peut-être un remords salutaire
Dirige-t-il ses pas vers ce lieu solitaire.
Là vivoit, loin du monde, un derviche pieux ;
Détaché des biens de la terre,
Déjà, par la pensée, il habitoit les cieux,
Et reposoit alors couché sur une pierre.
« Ce misérable ! il dort, dit le sultan, et moi !...
» Moi qui puis à mon gré disposer de sa vie,
» Il faut que je lui porte envie ! »
Il soupire à ces mots. « Holà ! réveille toi !

» Écoute, et réponds à ton maître :
» En te voyant dormir ainsi,
» Il est aisé de reconnoître
» Que tu vis exempt de souci ;
» Mais ton lit, c'est la pierre, et couché de la sorte,
» Comment peux-tu dormir aussi bien ? » — « Eh ! qu'importe,
» Dit le dervis, de sommeiller
» Sur le duvet ou sur la dure ?
» J'ai fait un peu de bien, ma conscience est pure :
« Est-il un plus doux oreiller ? »

RÉCIT DE LA MORT DE LAOCOON,

Par Virgile, *traduction de* Delille.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les flots ;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux ;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers ;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante

S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre; et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds; et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlements terribles.
Tel, d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête. . . . .
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire.... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne (1), et de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

---

(1) Il faudroit *s'éloignent*; le verbe qui suit *l'un et l'autre* doit toujours être au pluriel. *(Note de l'éditeur.)*

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.

FABLE.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois,
Un soir, beaucoup plus tard que selon sa coutume.
En marchant il disoit d'un ton plein d'amertume :
La pauvre Marguerite est bien triste à présent ;
Elle s'inquiète, elle pleure ;
Hélas ! chaque moment
Lui paroît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi ; c'est un si bon enfant !
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera juste et bienfaisant :
Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'approche,
Ils seront consolés quand ils me reverront ;
Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !
Mais s'ils me font quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps ;
Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien contents.
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte ;
Il entre ; il voit sa femme assise près du lit ;
Sur la traverse de la chaise
Sa tête est renversée ; elle pleure et gémit ;
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main, qu'elle paroît vouloir lui retirer.
Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer ;

Me voilà bien portant. Est-ce ainsi qu'on m'embrasse?
Vous ne me dites rien? mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras?
Une caresse me délasse :
Tu le sais bien, viens donc! Ils veulent me punir.
Ne boudez plus; tenez, mettez-vous à ma place;
Voyez si je devois plus tôt m'en revenir.
J'avois fait mon fagot; je sortois du bocage;
Il n'étoit pas encore absolument bien tard,
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard;
Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas;
Il se traînoit à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous semblez déjà las.
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand' pitié. Vîte, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot; je ne le fais pas gros,
Il ne l'eût pas porté; de deux harts je l'attache,
Et le mets sur son dos.
Il me remercie et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte:
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... Quoi donc! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs, encore des sanglots?
Tu ne pardonnes point? tu ne m'aimes donc guère?
Je ne l'aurois pas cru. Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit : Malheureux père,
Pourrois-tu désirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant?

— Antoine méchant ! lui ! non, non; son caractère
Est bon; je le connois; il est encore enfant,
Il aime à folâtrer; c'est le droit de son âge :
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon et sage.
— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrois le promettre toi-même,
Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.
Mais approche; dis-moi : qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? réponds, puisque je le demande.....
Vous vous cachez, mon fils; la faute est donc bien
grande?
— Très-grande, cher époux : mais il en est honteux;
C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux;
Tu seras fâché de l'entendre :
Mais enfin tu le veux, tu le sauras. Ce soir
Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
J'ouvrois de temps en temps la porte, et j'allois voir
Si tu venois. Une fauvette
Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette.
Elle grelottoit : la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffois dans mon sein,
De mon haleine et sous ma main,
Lorsque je vois entrer la fille de Couture,
La petite Babet; la pauvre créature,
En tombant sur des échalas,
Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras;
Elle pleuroit, et sa blessure

Saignoit beaucoup. Ce n'est pas moi
Qu'elle demandoit ; c'étoit toi.
Voyant que tu tardois, et qu'elle étoit pressée,
Comme j'ai pu, je l'ai pansée.
Pour la panser, j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là ? me serois-je trompée ?
— C'est bon : après ? — Tandis que j'étois occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi, plumée ! — Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée :
Il a bien su l'ouvrir, pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuse ;
Elle voloit en gémissant ;
J'entendois sa voix douloureuse
Qui me saignoit le cœur... Nous aurons un méchant.
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère ;
Aurois-tu fait cela quand tu n'étois qu'enfant ?
Moi qui disois à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père ;
Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punit bien !
— Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs et ne crains rien :
Il est là-haut une justice
Aux bons parents toujours propice.
S'il doit être méchant, les dieux nous l'ôteront ;
Non, jamais ils ne permettront.....

—Approche-toi, mon fils ; viens, viens, que je t'embrasse :

Que je t'embrasse, hélas ! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer ; je pleure aussi tu vois !
Mets la main sur mon cœur ; tiens, c'étoit-là ta place ;
Car je t'aimois, Antoine, et c'étoit mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus....oh ! si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur.
Ciel ! j'aimerai donc un !... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser, les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau.
Ramasse-les, ma femme ;
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons ;
En les regardant, nous dirons :
Il ne faut point aimer une aussi méchante ame.
Ce pauvre oiseau ! mon fils, (reste sur mes genoux)
Ce pauvre oiseau ! crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous ?
Non, c'est l'auteur de la nature
Qui le mettoit entre nos mains ;
C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie :
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains ;
Et vous l'avez plumé ! S'il me prenoit envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid,
Vous m'en avez donné le droit ;
Vous n'auriez pas à vous en plaindre :
Mais je serois méchant, je vous ressemblerois,
Et plus que vous j'en souffrirois.....
Ne tremble plus, mon fils, va, tu n'as rien à craindre,
Car je sens que je t'aime et t'aimerai toujours.

J'espérois que dans la vieillesse,
De ta mère et de moi tu serois le secours;
Et tu vas abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse.
— Ah! maman, ah! papa, baisez-moi de bon cœur:
Non, vous ne mourrez point de chagrin, de douleur:
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai:
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.
Aisément un père, une mère,
Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon.
Il tint sa promesse, il fût bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montroit, dans le canton,
A tous les enfants de son âge.
Un jour qu'il regardoit tristement au plancher,
Sa mère, qui le vit, alla prendre une échelle:
—Monte, mon fils, monte, dit-elle,
Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiseau: c'est-là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien,
Ton père le veut bien.
Tu le veux, n'est-ce pas?—Oui.—Jette-les, te dis-je,
Et qu'il n'en reste aucun vestige.....
— Non, maman, je les garderai;
A mes enfants, si Dieu m'en donne,
En pleurant je les montrerai;
En même temps je leur dirai:
Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

(LE MONNIER.)

FRAGMENT

Des Géorgiques de VIRGILE, *traduit par* DELILLE.

Signes qui précédèrent et suivirent la mort de César.

QUI pourroit, ô soleil! t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abyme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux; le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitoient;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs :
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent;
Et, pour comble d'effroi.... les animaux parlèrent.

Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.

O père des Romains, fils du Dieu des batailles!
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta! Dieux paternels, ô Dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!

Les villes sont sans lois, les terres sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Par-tout la guerre tonne, et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

L'AVEUGLE SOURD ET MUET,

Apologue de M. Kérivalant.

Au nord de l'Amérique, en ces affreux climats
Où règnent les hivers, les neiges, et les frimas,
Vivoit heureux, content, grâce à la Providence,
Un homme aveugle, sourd et muet de naissance.
Touchés de son état, et pour lui pleins de soins,
Plusieurs des habitants prévenoient ses besoins.
Aussi, dans les transports de sa reconnoissance,
Son cœur, à tout moment, au défaut de la voix,
Bénissoit les bons Iroquois.
Mais, ô destin fatal! je ne sais quel génie,
De notre Américain visitant la patrie,
Lui donne, tout d'un coup, bienfaiteur indiscret,
Et la parole, et la vue, et l'ouïe,
Enfin, tout ce qui lui manquoit.

Vous le félicitez, bonnes gens, jé parie !
Vous le croyez vengé des injures du sort :
Ecoutez-moi, mes amis, je vous prie ;
Vous verrez que vous avez tort.
A peine a-t-il les yeux ouverts à la lumière,
Qu'il voit ses chers Hurons, comme des furieux,
Pour un vil intérêt se déchirer entr'eux ;
L'ami contre l'ami, le fils contre le père,
L'époux contre l'épouse incessamment en guerre ;
Par-tout les passions luttant contre les droits,
Outrager, comme ici, la nature et ses lois.
Il voit des fous troquant leur nécessaire
Contre une perfide boisson
Nuisible à la santé, funeste à la raison.
Il écoute, et n'entend que reproches, qu'injures,
Que propos insensés, mensonges et parjures.
Sa langue se délie : « O les sots! les fripons !
» Dit-il.... Quoi ! voilà ceux que je croyois si bons!
» O mes douces erreurs, combien je vous regrette!
Pour ses réflexions, honni de tous, maudit,
Comme ennemi public, persécuté, proscrit,
Il lui fallut bientôt déloger sans trompette.
Il part, et sur la route aux passants il répète :
« On ne peut vivre heureux parmi les Iroquois,
» Sans être sourd, aveugle et muet à la fois. »

PRADON A LA COMÉDIE,

OU LES SIFFLETS,

Conte, *par* M. DE GUERLE.

TOUT récemment accouché de Pyrame,
Encor un peu malade du cerveau,
Pradon, un jour, le nez dans son manteau,
Pour mieux jouir du succès de son drame,
Seul, au parquet se glisse *incognito*.
Mais, du public impertinence extrême !
Au premier acte, on bâille ; le second
Commence à peine, on dort : vient le troisième,
C'est encor pis : parquet, loges, balcon,
De toutes parts sifflent à l'unisson.
L'auteur déçu peste, mais en silence ;
Le moindre bruit trahiroit sa présence :
Dieu sait alors ce que verroit Pradon !
« Et puis, dit-il, on n'est qu'au troisième acte ;
» Les deux derniers, plus fidelles au pacte
» Qu'avec l'honneur avoient fait leurs aînés,
» Pourront survivre à trois frères morts-nés,
» Et du combat sauvant leur gloire intacte,
» Laisser l'envie avec un pied de nez. »
Frivole espoir ! de son art, qui le trompe,
En vain Baron a déployé la pompe ;
Baron est froid, quand Pyrame a parlé.
En vain Thisbé, peu sûre de ses charmes,
Croit s'embellir des pleurs de Champmêlé :
Malgré ses feux, ses transports, ses alarmes,

Le public reste immobile, gelé.
Ce n'est pas tout : sous le mûrier tragique,
Où côte à côte, innocemment tombé,
En s'embrassant meurt le couple pudique,
Plus d'un méchant, d'un rire sardonique,
Poignarde encor et Pyrame et Thisbé.

Oh! pour le coup, Pradon se désespère;
Il n'y tient plus. Il rougit, il pâlit,
Se mord les doigts, frappe du pied la terre,
S'agite, écume : il a perdu l'esprit;
Et peu s'en faut qu'en sa fureur comique
Il ne s'écrie, en style académique :
« Sifflez, sifflez, Zoïles sans pudeur,
» Qui, sottement, conspuez le génie!
» Malgré vous tous, ma pièce est accomplie;
» Je m'y connois. D'un sifflet détracteur,
» Le vrai talent marque la calomnie:
» Voici Pradon; sifflez aussi l'auteur! »

Un sien ami, que le hasard amène,
Voyant son trouble, a pitié de sa peine;
Et, doucement, le tirant par le bras :
« Mon cher Pradon, lui dit-il, du courage!
» C'est le moment; mais sur-tout point d'éclats!
» On rit beaucoup, on riroit davantage.
» Rassure-toi : ce soir, très-peu fêté,
» Un autre jour, tu seras mieux traité.
» Au fond, Pyrame est-il bien un chef-d'œuvre?
» Tes vers sont beaux, mais parfois ennuyeux.

» Tiens, les sifflets ont le public pour eux.
» De bonne grâce, avale la couleuvre,
» Et siffle aussi, ne pouvant faire mieux. »

Il s'entendoit à dorer la pilule,
Cet ami-là. D'abord, Pradon recule :
Le son moqueur du perfide instrument
A déjà trop fait frémir son oreille.
Mais, tout à coup, trouvant l'avis plaisant :
« Il a raison, dit-il, en fin Normand.
(Pradon étoit du pays de Corneille.)
» Ah! je vous tiens, amateurs des sifflets;
» Nouveaux Midas! puisque leur mélodie
» Plus que mes vers a pour vous des attraits,
» Dans le concert je ferai ma partie.
» Vous m'entendrez, d'une fugue en fausset,
» A votre barbe enfler la symphonie,
» Et, sans nuls frais, docteur en harmonie,
» A vos accords mêler l'accord parfait. »
A ce discours, digne d'un Pergolèse,
Voilà Pradon qui se mêle aux railleurs.
Il siffle, il siffle, en bémol, en dièse;
Et, pour punir acteurs et spectateurs,
Fait plus de bruit, seul, que tous les siffleurs.

Près du poëte étoit un mousquetaire
Qu'apparemment la musique ennuya.
Chacun, dit-on, a son goût sur la terre,
Et le meilleur est celui que l'on a:
Pyrame donc plaisoit au militaire.
Le voile en sang, le lion, la forêt,

Le prince mort, la princesse affligée
Qui, bonnement, quand on la crut mangée,
Pour se tuer, exprès ressuscitoit...
De tout cela l'ame plus qu'attendrie,
Notre César pleuroit comme un mouton.
Assurément cet homme eut le cœur bon.
» Monsieur, pourquoi sifflez-vous, je vous prie?
(Dit brusquement le pleureur à Pradon.)
» La pièce est belle, et l'auteur, je le jure,
» Loin d'être un sot, à la cour fait figure. »
(On ne juroit alors que par la cour.)
Mais, admirez un peu l'excellent tour!
Sire Pradon se fâche qu'on le loue;
A toute outrance il veut qu'on le bafoue.
« Ah! ah! dit-il, monsieur, vous êtes pour!
» Moi, je suis contre. Oui, la pièce est mauvaise!
» Pyrame est fade, et sa Thisbé niaise!
» Son auteur est plus dur que du Bartas!
» S'il se trouvoit présent, par parenthèse,
» Je voudrois voir son risible embarras.
» — Eh! par pitié, du moins, sifflez plus bas!
» Vous me gênez. — Non pas, monsieur, non pas!
» Je veux siffler tout haut, ne vous déplaise!
» Et mon sifflet, tant que sifflet sera,
» Jusques au bout sifflera, sifflera.
» — Eh bien! sifflez, siffleur opiniâtre!
» Mais, malgré vous, admirateur du beau,
» A chaque vers je veux crier bravo! »

D'un iota nul n'en voulant rabattre,

Lorsque l'un siffle à rompre le cerveau,
L'autre des mains s'obstine à battre, battre,
Et, pour mieux faire, en voudroit avoir quatre.
Mais, las enfin de ce combat nouveau,
Le mousquetaire, à travers le théâtre,
Fait de Pradon pirouetter le chapeau,
Et, sans respect pour une auguste nuque,
Au paradis fait voler sa perruque.

Pradon, trop chaud, riposte d'un soufflet;
(Le pauvre diable avoit perdu la carte.)
Plus prompt encor, le descendant de Sparte
A dégaîné ; sur son homme au sifflet
Son bras s'escrime et de tierce et de quarte.
Tremblant alors, le malheureux plastron
Tombe à genoux, criant : Pardon, pardon !
« La peste soit du sifflet de discorde !
» Je suis un sot, monsieur ! je vous l'accorde.
» La pièce est belle, et vous avez raison.
» — Oh ! c'est en vain. Qui, moi, que j'en démorde ?
» Il est trop tard : non, non, faquin, non, non !
» Sous mon épée, au défaut d'un bâton,
» Tu périras, ou le diable me torde ! »
Et cependant qu'il fait ce beau sermon,
Le fer brutal de botte en botte absorbe
Le nez, les yeux, l'oreille, le menton ;
Sème, en passant, maint et maint horion ;
Et sourd aux cris, va, sans miséricorde,
Tuer Pradon, pour l'amour de Pradon.

A cet aspect, notre ami du poëte,

La larme à l'œil, rempochant sa lorgnette,
Les bras tendus, aux malins spectateurs,
D'un ton dolent, s'est écrié : « Messieurs !
» Le jeu commence à passer l'épigramme :
» L'infortuné que l'on mal-mène ainsi,
» Le cas me force à l'avouer ici,
» Eh bien ! eh bien ! c'est l'auteur de Pyrame !
» Oui, c'est Pradon ! Pradon, cet étourdi,
» Méchant poëte, hélas ! mais si bonne ame !
» J'en puis parler, car je suis son ami :
» Il a forfait, d'accord ; mais si son drame
» Vous fit bâiller, il vous fit rire aussi ;
» Et l'on pardonne une fois qu'on a ri.
» Entendez-vous sa lamentable gamme ?
» La voyez-vous, l'impitoyable lame,
» Tomber à plomb sur son chef mis à nu ?
» Qu'en sa faveur votre bonté réclame !
» N'est-ce pas trop, pour un drame incongru,
» D'être à la fois tondu, sifflé, battu ? »
Près de Thoas, Oreste, fort malade,
Ne fut pas mieux défendu par Pylade.
Or, devinez quel fut le dénoûment ?
« Bon ! le public à ce discours touchant,
» D'entre les mains du souffleté maussade,
» Aura tiré le siffleur expirant. »

Vous vous trompez. De mon Pradon à peine
Le nom fatal échappe au Démosthène,
Que la pitié tout à coup s'envola.
Un ris cruel, bruyant, inextinguible,



De loge en loge aussitôt circula;
Et, se mêlant à ce long brouhaha,
Pour rendre encor le concert plus risible,
Mieux que jamais chaque sifflet siffla.
« Et que faisoit alors le mousquetaire? »
Quand le public (voyez l'effet contraire!)
Si méchamment et rioit et siffloit,
L'enfant de Mars malgré lui s'apaisoit,
Et du courroux s'élevant à l'estime:
« Eh quoi! dit-il, la pièce est de monsieur?
» Qui m'auroit dit que vous fussiez l'auteur,
» Ma foi, plus tard, on eût vu l'anonyme
» Victime, hélas! de son admirateur;
» Mais je rengaîne, et vive le sublime!
» Embrassons-nous, monsieur; que tout soit dit!
» L'amitié doit unir les gens d'esprit. »

Fort peu touché d'un compliment si tendre,
Pradon, camus, s'enfuit sans rien entendre,
Abandonnant et perruque et chapeau;
Et lorsqu'ainsi du public qui le hue,
Sifflets encor le suivent dans la rue,
Au clair de lune (admirez le tableau)
La buse va heurter contre Boileau.

Que de Pradons à présent font merveilles,
Et, déchirant les oreilles d'autrui,
Avec honneur promènent leurs oreilles!
L'esprit, jadis, brilloit moins qu'aujourd'hui?

EPITRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

Par M. Léger.

De mon réduit, gardien sûr et fidelle,
Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,
Toi des amis parfaits le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris.
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,
Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,
Ecrire à l'amitié, c'est rêver le bonheur.

Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maître adoré
Semoit le faste et l'abondance;
D'un peuple de valets je marchois entouré;
Des mets les plus exquis ma table étoit couverte;
Chez moi tout respiroit l'éclat et les grandeurs;
Et, comme à tout venant ma bourse étoit ouverte,
Je ne manquois pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisoit pétiller le Champagne.
On me trouvoit charmant, on citoit mes bons mots,
Tous mes jours se marquoient par des plaisirs nouveaux
Je n'avois qu'à vouloir, dispensateur des grâces,

Je donnois, à mon gré, les emplois et les places.
Je ne pouvois former un seul désir,
Sans trouver des amis ardents à le saisir.
De tous côtés, une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs,
Nuit et jour assiégeoient ma porte.
Et, tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse est toujours auprès de la fierté,
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il t'en souvient, Médor, on te faisoit la cour :
Les riches, les puissants du jour,
Ne t'abordoient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillants,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allois passer quelques instants,
La porte à notre aspect s'ouvroit à deux battants;
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourois l'encens que je me croyois dû,
Sur un riche coussin mollement étendu,
Médor, à mes côtés, sembloit un personnage.
Ah ! combien les temps ont changé !
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnoître.
Depuis que le cruel destin,
Qui des foibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roue,
Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,

Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, parents avides,
Ainsi qu'une ombre ont disparu :
Je ne vois que des cœurs de glace
Profanant le nom d'amitié ;
L'estime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.
D'un être infortuné qu'un sort aveugle immole,
Pour eux le malheur est un jeu ;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu.
Ceux mêmes qui, pour m'être utiles,
Quand je n'avois besoin de rien,
Auroient, adorateurs serviles,
Et de leur temps et de leur bien
Fait sans effort le sacrifice,
Avec plaisir semblent m'humilier.
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je, en tremblant, les supplier ?
Au mois de juin, comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.
Mais pourquoi me plaindre des hommes ?
Au sort commun je suis soumis :
En tout temps, en tous lieux, comme au siècle où nous sommes,
La fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidelles ;
On le dit, je le crois ; d'autres l'ont éprouvé ;
Mais en souffrant du sort les atteintes cruelles,

Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.
Que dis-je ?... Ah ! bon Médor, pardonne.
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingrats, lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point t'outrager ?
Oh ! non !... sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez foible importance,
Dont son appui me promettoit le don,
Un favori de la puissance
Me parut de Médor souhaiter l'abandon.
Solliciteur encor novice,
Je voulois m'épargner ce triste sacrifice ;
Mais enfin mon esprit flottoit irrésolu :
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux, donnant un vrai salaire,
Je cédai... Mais hélas ! dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre,
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissois le plus tendre :
De quel trait je fus déchiré,
Quand, prêt à franchir la barrière,
Je vis des pleurs amers sillonner ta paupière !

D'un sentiment plaintif ton regard pénétré
Sembloit me dire : « Eh quoi ! ta rigueur m'abandonne !
» Peux-tu bien, sans frémir, te séparer de moi !
» Si tu m'exiles loin de toi,
» Malheureux ! pour t'aimer tu n'auras plus personne ! »
Par cette affreuse idée, interdit, altéré,
De ce funeste lieu je sors désespéré ;
Je fuis... Mais, le dirai-je ? un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur vient l'accabler encor.
Je connoissois Médor, bon, fidelle, sensible ;
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor.
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance !
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux
Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?
Je porterai vers lui des regards superflus,
Dans une heure Médor ne me connoîtra plus.
Errant au hasard par la ville,
Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit obscur j'arrive avec la nuit.
Tout à coup, avec violence,
Par un bras inconnu je me vois assailli :
D'une secrète horreur mes sens ont tressailli,
J'étois sans armes, sans défense,
Je résiste pourtant ; mais dans l'ombre surpris,
Je ne pouvois parer l'atteinte meurtrière,
Quand soudain un vengeur, attiré par mes cris,

A mon lâche ennemi fait mordre la poussière....
C'étoit Médor... qui, dédaignant des biens
Dont l'affluence l'importune,
Pour partager mon infortune,
En ami généreux a brisé ses liens.
Oh ! qui peindra jamais ces transports, cette ivresse,
Ces élans d'un plaisir vivement éprouvé,
Dont, heureux de me voir, fier de m'avoir sauvé,
Tu laissas éclater la touchante alégresse ?
Non !.... quand les biens que j'ai perdus,
Quand les honneurs et l'opulence,
Et le crédit et la puissance,
Par un retour soudain, m'eussent été rendus,
J'aurois eu moins de jouissance.
C'en est fait, je renonce à des vœux superflus,
Je renonce aux beaux jours dont j'entrevis l'aurore,
Si, pour les obtenir, il faut te perdre encore.
Non.... Médor désormais ne me quittera plus :
De l'éloigner de moi je serois trop coupable :
Quel trésor peut valoir un ami véritable?

LES MOUTONS,

Idylle de Madame Deshoulières.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes:
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature;

Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs,
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence:
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;

Par eux plus d'un remords nous ronge;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans régle et sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

A MON PETIT LOGIS.

Par M. Ducis.

Petit séjour commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercheroit quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désir et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.

O mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous ! vous voilà ! je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi.

ÉLÉGIE.

Par Madame Victoire Babois.

En vain toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite.
Ici pour mes yeux seuls la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas ! de ma fille expirante
Je retrouve en tout lieu l'image déchirante ;
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour à tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein ; et, d'une main débile,
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas ! qui fit tout mon bonheur,
Ses accents douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourments, sa foiblesse ;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main ;
Elle m'appelle encor, et tombe sur mon sein...
Dieu puissant ! Dieu cruel ! tu combles ma misère !
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère !
Ses yeux, ses yeux si doux sont fermés pour toujours !
Ma fille !... Non, le sort n'a pas tranché tes jours ;

Me séparer de toi n'est pas en sa puissance ;
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Oh ! reste dans mes bras ; pour combattre tes maux
J'inventerai des soins et des secours nouveaux :
Tout deviendra possible au transport qui m'inspire :
Ma fille, tu vivras, puisqu'enfin je respire.
Accusant, menaçant, implorant tous les Dieux,
J'invoquerai pour toi les enfers et les cieux ;
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la mort étonnée :
Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus...
O trop aveugle espoir ! ô tourments inconnus !...
Dieu ! rends-moi mon erreur, et ce transport funeste ;
Mon délire est, hélas ! le seul bien qui me reste !

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

(*Frédéric II, roi de Prusse, veut se faire bâtir un château : le meunier de Sans-Souci refuse de lui vendre son moulin.*)

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevoit le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avoit pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournoit son aile, et s'endormoit content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;

Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Alloient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avoit fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdoit tout entier.
Il falloit, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon... Mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
—Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet: ce fut peine inutile.

Sans-Souci s'obstinoit. « Entendez la raison,
Sire, je ne puis pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître.
C'est mon Postdam (1), à moi. Je suis tranchant, peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteroient pas.
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois mal-aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je pourrois bien le prendre?
Je suis le maître. » — « Vous?... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'auroit-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.

---

(1) Ville où le roi de Prusse a un beau château. Le château de *Sans-Souci*, bâti par Frédéric-le-Grand, est au N. N. O. de Postdam.

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont-là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

(Andrieux.)

LES EMBARRAS DE PARIS.

Satyre de Boileau.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure (1).

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :

(1) Mauvais écrivain du 17e. siècle.

Car, à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants (1),

---

(1) Il faudroit *s'agaçant.* C'est le participe présent, et par conséquent il ne prend l'inflexion ni du pluriel ni du féminin. Mais du temps de Boileau, la différence entre le participe présent et l'adjectif verbal n'étoit pas encore parfaitement établie.

Font aboyer les chiens et jurer les passants.
des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix (1) de funeste présage;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue:
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure:
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et, par-tout des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades;
On n'entend que des cris poussés confusément:
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.

---

(1) On faisoit pendre alors du toit de toutes les maisons que l'on couvroit une croix de lattes, pour avertir les passants de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte.

Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guenaud (1), sur son cheval, en passant, m'éclabousse;
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, si tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;

---

(1) C'étoit le plus célèbre médecin de Paris, et qui alloit toujours à cheval.

Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
J'entends crier par-tout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison abymée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile ;

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de cocagne;
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

L'ESPÉRANCE.

Par M. DE SAINT-VICTOR.

L'Espérance nous accompagne dans tous les âges de notre vie, et ne nous abandonne pas même dans la vieillesse.

CEPENDANT sur le front de l'homme inconsolable
Croît lentement des ans l'outrage ineffaçable;
Il jette autour de lui des regards abattus :
Ses beaux jours sont passés, ses amis ne sont plus.
La folâtre jeunesse, aux voluptés en proie,
L'irrite par ses jeux, l'attriste de sa joie;
Compagne du jeune âge, amante du plaisir,
L'illusion a fui pour ne plus revenir;
Les riants souvenirs, troupe aimable et légère,

Ces enfants du bonheur, qui remplaçoient leur père,
Tels que des songes vains se sont évanouis.
Ce front qu'ont dépouillé le temps et les ennuis,
Et ce corps chargé d'ans, qui sous leur faix succombe,
Semblent, en se courbant, se pencher vers la tombe;
Ce qui charmoit ses sens a perdu ses douceurs:
La rose est sans parfums, l'aurore sans couleurs.
Sur la terre étranger, importun à lui-même,
Foible, toujours souffrant, dans son malheur extrême,
Il a cessé de vivre, et ne peut pas mourir.
Quelle invisible main, prompte à le secourir,
Étouffe son murmure, et charme sa souffrance?
Sur lui, près du cercueil, veille encor l'Espérance:
La déesse apparoît à ses yeux attristés,
Riche d'attraits nouveaux, brillante de clartés:
Par-delà les tombeaux il s'élance avec elle;
Là, renaît sa jeunesse, éclatante, immortelle,
Et d'un nouvel Eden les bosquets enchantés
Lui prodiguent déjà leurs pures voluptés.
O vous qui possédez la beauté, la jeunesse,
Dans vos jours fortunés, filés par la mollesse,
De folles vanités, et de faux biens épris,
Venez, de la fortune indolents favoris:
Le bonheur est encore ailleurs que sur la terre;
Suivez-moi dans vos champs, sous ce toit solitaire;
Sur un lit de douleur, seul avec la pitié,
Voyez-vous ce vieillard qui, du monde oublié,
Va finir ses longs jours consumés par les peines?
C'est en vain que son bras, au sein des vastes plaines,
Attaché sans relâche au cercle des saisons,
Couvrit

Couvrit d'épis pressés d'innombrables sillons :
Le riche, chaque année, impitoyable maître,
Accouroit recueillir la moisson qu'il fit naître,
Et sur un char doré remportoit à Paris
Le fruit de ses travaux, payés par des mépris.
Il vécut pour souffrir : de son sort déplorable
Qui lui fit supporter le poids insupportable ?
Et, quand la mort tardive en vient rompre les nœuds,
Qui lui paiera le prix de ses jours malheureux ?
Ah ! sous le chaume obscur, témoin de sa souffrance,
La Religion sainte avoit mis l'Espérance :
L'Espérance soutint, consola ses douleurs,
Elle adoucit sa plaie, elle essuya ses pleurs,
Et, lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du Ciel.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.

Par VOLTAIRE.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,

Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlants Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Par DELILLE.

. . . . Qui ne connoît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature?
Fidélia le prouve, elle dont Addisson
A la postérité transmit l'aimable nom.
La mort à son enfance avoit ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait:
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le dieu d'Amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grâce enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;

Et d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.
Son ame dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services :
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil:
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse,
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;
Elle-même à son père offroit ses vêtements,
Lui préparoit ses bains, soignoit ses aliments;
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure;
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes;
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Ecoutoit le récit de ses exploits guerriers,
Dansoit, pinçoit son luth : tantôt, avec adresse,
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;
Le soir, le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois :
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
» Et même avant l'hymen, connoissant le veuvage,
» En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
» Hâtez-vous de saisir ces rapides instants;
» Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.

» Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole :
» De ces tristes devoirs qu'un époux vous console. »

« Ah ! ma mère n'est plus, disoit-elle, et sa mort
» D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
» De frivoles plaisirs que la foule s'amuse ;
» Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.
» Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
» D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
» Je jouis quand, le soir, prolongeant ma lecture,
» J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
» Je jouis quand, le jour, appuyé sur mon bras,
» Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
» Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
» Par deux objets chéris se verroit partagée ;
» L'amour lui voleroit une part de ses soins :
» Je l'aimerois autant, et le soignerois moins.
» Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
» Rien ne pourra jamais me séparer d'un père.

LE BERCEAU.

Idylle de M. DE LÉVIZAC.

QUE j'aime à reposer sous ce berceau paisible !
Le souple chèvre-feuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés :
Il compte cinq printemps ; et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés,
M'offre l'abri de son ombrage.

Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ton dôme embelli de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes
Ou des souvenirs gracieux!
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des Grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.
Mon esprit s'agrandit et mon âme s'épure:
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connoître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au foible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon:
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains arguments où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présents des côteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon ame est enivrée!
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout à coup vers la voûte azurée,
J'abandonne la terre, et d'un œil curieux

Je parcours la plaine éthérée,
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,
Dans la loi qui vous fut tracée
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins.
Le monde n'est plus un problème;
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.
C'est pour eux qu'éclatant au centre de sa sphère,
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière;
Qu'il réchauffe la terre et la pare de fleurs :
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière,
Pour qui lanceroit-il ses rayons créateurs?
Seroit-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel Africain bravent les feux ardents?
Seroit-ce pour le bœuf qu'en un gras pâturage
On voit languissamment traîner des pas pesants?
Dans leur muette indifférence
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instruments de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donna le jour.
C'est en vain que l'aimable Aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que sur les monts qu'elle dore,
Elle verse ses pleurs et fixe le Zéphyr
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de flore :

En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore ;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage,
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que libre de soins, exempt de vains désirs,
Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage,
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié, d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre :
La joie au fond de l'ame, et le feu dans les yeux,
Je goûte avec transport le plaisir de l'entendre.
Que vous coulez rapidement,
Instants délicieux que je passe avec elle !
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément !
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tant d'agrément !
Hélas ! pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connoît ainsi le prix du sentiment ?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne aussi belle ?
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile ;
Viens-y : sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpents de l'envie ;
Et dans les doux transports qu'inspire la gaîté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.

Heureux qui vit en paix dans les champs paternels !
Amant de la nature, il a des jours prospères :
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimères ;
Et que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères ?
Qu'est à ses yeux leur frèle et rapide beauté ?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères
Sous le masque trompeur de la félicité ?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité :
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent ;
Et, des maux de l'humanité,
Compagnes de ses pas les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présents.
Puissé-je, ô mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sous ton ombre, y respirer encore
Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instants
Du souvenir de mon aurore !

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Par DELILLE.

VOYEZ-VOUS ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hymenée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,

Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point, pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidelle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père, et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux; que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors.

5

La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel:
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

LA DISGRACE DE FOUQUET.

Élégie, par Lafontaine.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;
Pleurez, nymphes de Vaux (1), faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueuil (2) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les Destins sont contents, Oronte est malheureux.

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,

---

(1) *Vaux-le-Vicomte*, ou *Vaux-le-Villars*, belle terre, à une lieue de Melun (Seine-et-Marne).

(2) L'*Anqueuil*, petite rivière qui passe à Vaux.

Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure ;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans le palais des Rois cette plainte est commune ;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?

Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,

Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément il est ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

CHOIX DES STATUES

A PLACER DANS LES JARDINS.

Par Delille.

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous les dieux des Grecs et des Romains.

Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie ;
Ces Dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?
Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grace :
A chaque déité choisissez son vrai lieu ;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu ;
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages ;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images :
Et ces tristes Césars cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes :
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour ;
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images ;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,

Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux :
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,
Ce bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des manes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles;
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève, embrassé par Henri.

LE REPAS.

Satire de Boileau.

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier (1)?

---

(1) Le roi, en ce temps-là, avoit supprimé un quartier de rentes.

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

Ah! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et me serrant la main:
Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo (1) n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que, chez le commandeur,
Villandri (2) priseroit sa sève et sa verdeur.
Molière avec Tartuffe (3) y doit jouer son rôle;

(1) Fameux marchand de vin.

(2) Homme de qualité qui alloit fréquemment dîner chez le commandeur de Souvré.

(3) Le Tartuffe, en ce temps-là, avoit été défendu, et tout le monde vouloit avoir Molière pour le lui entendre réciter.

Et Lambert (1), qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire, en un mot, et vous le connoissez.—
Quoi! Lambert?-Oui, Lambert; à demain.-C'est assez.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une alégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : entrez; on vous attend.

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus (2) dans leurs longs compliments.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,

---

(1) Michel Lambert, fameux musicien, que l'on regardoit comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris, au mois de juin 1696, âgé de 87 ans. C'étoit un fort bon homme, qui promettoit à tout le monde de venir, mais qui ne venoit jamais.

(2) Roman de 10 tomes de mademoiselle Scudéri.

Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée ;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dressoient sur la tête ;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux, qui, mêlé de lignage (1),

(1) Deux fameux vins du terroir d'Orléans.

Se vendoit chez Crenet (1) pour vin de l'Hermitage,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étois si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,

---

(1) Fameux marchand de vin, logé à la Pomme de Pin.

Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur-tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux (1),
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers;
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point:
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame tout inquiète.
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette,
Aimez-vous la muscade? on en a mis par-tout.
Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût!
Ces pigeons sont dodus, mangez, sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il faut le confesser;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

---

(1) Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux des environs de Rheims. Ils avoient chacun leurs partisans.

Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;
Pour moi, j'aime sur-tout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la statue est au Festin de Pierre;
Et, sans dire un seul mot, j'avalois au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachois le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare et charmante!
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servoient de massiers (1), et portoient deux assiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
Et la troupe, à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'Etat ;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande (2) ou battu l'Angleterre.

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre hôte sur-tout, pour la justesse et l'art,
Elevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et, d'un ton de docteur :

---

(1) Le recteur, quand il alloit en procession, étoit toujours accompagné de deux massiers.

(2) L'Angleterre et la Hollande étoient alors en guerre, et le roi avoit envoyé du secours aux Hollandois.

Morbleu ! dit-il, La Serre (1) est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant !
Le Pays (2), sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;
Qu'un jeune homme..... Ah ! je sais ce que voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
» La raison dit Virgile, et la rime Quinaut. »
Justement. A mon gré la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinaut ! avez-vous vu l'Astrate ?
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;

---

(1) Ecrivain célèbre pour son galimatias.

(2) Ecrivain estimé chez les provinciaux, à cause d'un livre qu'il avoit fait, intitulé : Amitiés, Amours et Amourettes.

Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poëte :
Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous? mon Dieu! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
Je suis donc un sot, moi? Vous en avez menti,
Reprend le campagnard; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup; et l'assiette volant
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,

De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

LE CAFÉ.

Par DELILLE.

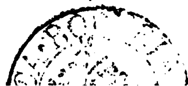
IL est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile, et qu'adoroit Voltaire ;
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur :
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde ;

Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

PRIÈRES DES NAVIGATEURS.

ESMÉNARD, *Poëme de la Navigation.*

CEPENDANT le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
Il s'éloigne, et Vesper commençant sa carrière
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois le nautonnier fidelle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'Univers;
A l'être universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui porte ses vœux,
Apparoît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,



Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages;
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes
» Dans les champs de l'espace ont suspendu les
mondes;
» Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
» De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
» Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
» Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abymes,
» Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
» Dieu! que sont les mortels sous tes puissantes mains?
» Hélas! de tous nos arts la fragile science,
» Le courage affermi, la froide expérience,
» N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
» Nos modestes succès rendent gloire à ton nom :
» Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorent;
» Bénis, Dieu paternel! tes enfants qui t'adorent;
» Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi;
» La force et la vertu ne viennent que de toi;
» Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
» Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
» Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
» Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
» Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
» Appellent le respect et la foi dans les temples. »
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,

Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accents;
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

DESCRIPTION DE ROME.

M. de St.-Victor. *Voyage du Poëte.*

La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La reine des cités a perdu sa splendeur.
Le silence est assis sous ces voûtes antiques;
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.
Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus
Versoient en frémissant le tribut de leur onde;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde;
Par ces portes sortoient les fières légions;
Voilà ce Capitole, effroi des nations:
De là, semblable aux dieux, Rome lançoit la foudre;
Là, les rois interdits et le front dans la poudre,
Aux portes du Sénat oubliés, sans honneur,
Attendoient pour entrer les ordres d'un licteur.
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitoit, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran du monde entier, esclave d'un tribun.

Ordonne ; et des héros, parmi ces beaux décombres
L'imagination va t'évoquer les ombres :
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts ?
Voilà ces vieux enfants de la fille de Mars,
Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouroient leurs champs et gagnoient des batailles;
Moins grands, plus redoutés, paroissent après eux
Les fils dégénérés de ces pères fameux :
Entouré de soldats, Marius inflexible,
A ses portes s'assied, tel qu'un spectre terrible.
L'affreux Sylla le suit, les yeux étincelants :
Rome entière est noyée au sang de ses enfants !
Illustres conjurés, les *Brute*, les *Cassie*
Frappent le grand César sans sauver la patrie ;
Et ces Romains par eux méconnus trop long-temps,
A la place d'un maître ont recu trois tyrans.
Ces monstres, les vois-tu, de sang insatiables
Relever de Sylla les tables effroyables;
Transformer en bourreaux leurs farouches soldats,
Et, volant d'une orgie à des assassinats,
Faire un lâche trafic des plus grandes victimes ?
Par des crimes unis, divisés par des crimes,
Ils ébranlent la terre, ils marchent, opposant
L'Italie à l'Egypte, et l'aurore au couchant.
Tourne ici tes regards : enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave ;
Traînant ces vils Romains attachés à son char;
Il rentre, roi du monde, héritier de César ;
Et pliant à son gré son affreux caractère,
Devient prince clément de tyran sanguinaire.

Rome des ses débris sort plus belle à sa voix ;
Et dans l'heureux loisir de la paix et des lois,
Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre,
Sa main d'un grand pouvoir pose les fondements.
Ils sont debout encor, ces vastes monuments,
Où, par les mêmes jeux, de ces Romains volages,
Ses cruels successeurs mendioient les suffrages.
Parcourons leurs détours obscurs, silencieux :
Jadis, aux feux naissants d'un jour pur, radieux,
Des flots de spectateurs inondoient ces portiques :
Ne crois-tu pas les voir ces fêtes magnifiques,
Dignes d'un peuple roi, dignes des immortels ?
L'encens de tous côtés fumoit sur les autels ;
Aux chants religieux de la pompe sacrée
Se mêloient les transports de la foule enivrée,
Les cris des conducteurs, le bruit confus des chars ;
Sur ces marbres brisés s'asseyoient les Césars ;
L'or, la poupre flottoient sur l'arène embrasée ;
Des voûtes les parfums descendoient en rosée :
De ces gouffres sortoient, traînés par des soldats,
Ces tristes combattants dévoués au trépas ;
C'est ici qu'ils tomboient : là, des vierges timides
Se levoient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu d'un geste menaçant,
De l'œil suivoient le fer dans son sein palpitant.
La victime expiroit, et ces peuples féroces,
De leur joie inhumaine et de leurs cris atroces,
Ébranloient cette enceinte et fatiguoient les cieux.
O Rome ! dont j'abhorre et les mœurs et les jeux,

Même alors que j'admire et vante ton génie,
Que ton sort est changé ! Que le ciel t'a punie !
L'herbe croît dans ces murs où brilloient tes splendeurs;
Ta campagne n'a plus ni troupeaux ni pasteurs,
Et Babylone et Tyr, du Dieu vivant frappées,
Dans un deuil moins affreux furent enveloppées.

LA VIGNE ET LE VIGNERON.

Fable de REYRE.

LA vigne se plaignoit un jour au vigneron
De ce qu'il lui coupoit maint et maint rejeton
Dont le feuillage épais et le bois inutile,
    Loin de la rendre plus fertile,
    Épuisoient en vain sa vigueur.
    Eh ! pourquoi donc, lui disoit-elle,
    Me traitez-vous avec tant de rigueur?
    Pour mon bien vous montrez du zèle;
    Je suis l'objet de vos sueurs;
Vous m'aimez, cependant vous m'arrachez des pleurs.
    L'amour est-il donc si sévère?
Que vous pénétrez peu dans mon intention !
Lui répondit alors le prudent vigneron;
Vous croyez que ces coups partent de ma colère.
    Ah ! connoissez mieux mon dessein :
    Dans le mal que j'ai pu vous faire,
  Votre intérêt a seul conduit ma main.
Si je ne coupois point tout ce bois inutile,
  Vous finiriez par devenir stérile;

Au lieu qu'en vous faisant répandre quelques pleurs,
Je vous rends beaucoup plus fertile,
Et de Bacchus sur vous j'attire les faveurs.

C'est à vous, jeunes gens, que ma fable s'adresse.
Connoissez à ces traits l'amour et la sagesse
De ceux qui veillent sur vos mœurs.
S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs,
Ce n'est pas que pour vous ils manquent de tendresse;
Ils cherchent seulement à vous rendre meilleurs.

CIRCÉ.

Cantàte par J. B. Rousseau.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errant sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots.

« Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas:
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô Dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas. »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course :
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;

La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les manes effrayés quittent leurs monuments ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts ! amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;
L'Alcyon fuit devant Eole ;
Eole le fuit à son tour :

Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

L'ENNUI ET LE PLAISIR.

Conte par RIVAROL.

POUR s'égayer un jour l'Ennui
Résolut de faire un voyage;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le dégoût, la satiété,
La tristesse, l'oisiveté
Escortèrent le personnage.
Six grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage;
Deux cochers, six laquais, un page
Le conduisoient je ne sais où.

Dans sa magnifique voiture
L'Ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'immensité du firmament,
Ses couleurs, sa lumière pure,
Ne le touchoient que foiblement;
Son œil mort voyoit froidement
Les merveilles de la nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.

Quel ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matière ?
A mesure qu'il cheminoit,
En tout sens il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatière,
Prenoit du tabac et dormoit.
Le moindre choc, la moindre pierre
Au même instant le réveilloit;
Et nonchalamment il rouvroit
Son humide et lourde paupière.

Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi
A la démarche fière et leste;
Son air est vif et sémillant;
Son œil brille, il est pétillant;
Sa figure est toute céleste;
Il respire le sentiment;
C'étoit un ange assurément.
Non; de l'Ennui c'étoit le frère
Qui voyageoit à la légère,
Accompagné de la Gaîté,
L'Amour et la Vivacité;
C'étoit-là tout son équipage.
Le Désir devant lui couroit;
A son aspect tout s'animoit.
Philomèle par son ramage
Sur son chemin le saluoit,
Volant de bocage en bocage;
Le volage, le doux Zéphyr

Jetoit des fleurs sur son passage :
Mes amis, c'étoit le Plaisir.

Les deux frères se reconnurent
Au même instant qu'ils s'aperçurent.
Le Plaisir embrassa l Ennui,
Et se mit à côté de lui.
Il lui dit : Où va votre altesse ?
Nous voici tout près de Lutèce (1) :
Ce séjour-là ne me vaut rien ;
Pour vous, vous y serez fort bien.
Alors l'Ennui se prit à dire :
Je ne sais pas trop où je vais ;
Je visite mon vaste empire :
Mais pour moi tout est sans attraits ;
Tout me nuit, ou semble me nuire :
Je suis cependant un grand roi ;
Rien ne se fait presque sans moi.
Et d'où vient donc que je m'ennuie ?
Avez-vous cette maladie ?
Le Plaisir soudain lui répond :
Je ne la connus de ma vie ;
La joie est toujours sur mon front.
Comme vous je suis roi du monde,
Mais mon sceptre n'est pas de plomb,
Je rends la nature féconde ;
C'est par moi qu'elle s'embellit :

(1) Ancien nom de la ville de Paris.

C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit.
Tel est le vœu de la nature,
On vous fait diable, on me fait dieu.
Mais je pars, car le temps me dure :
Voici bientôt la nuit obscure ;
Il faut chercher un gîte ; adieu.

LES MINES DE BEAUJONC,

Par M. MOLLEVAULT.

Près de ces bords riants où les flots de la Meuse
Arrosent lentement cette cité fameuse,
Qui, dans des jours heureux, riche et libre à la fois,
Superbe, se créoit son sénat et ses lois ;
Sous d'immenses coteaux, inclinés vers la plaine,
Un peuple, prolongeant sa ville souterraine,
A ses noirs flancs arrache un bitume fumant,
De l'éternelle flamme éternel aliment.
Là, d'une longue tâche implorant le salaire,
Enseveli vivant dans le sein de la terre,
Rebelle à la fatigue, il creuse, il creuse encor,
Ravit au gouffre avare un utile trésor :
Heureux, si quelquefois, sous la voûte éthérée,
Il embrasse et secourt sa famille adorée !

Enfants du sombre abyme, ah ! quittez vos travaux !
Fuyez !... Un fleuve, au loin, roulant de vastes eaux,
Précipite sur vous ses vagues menaçantes,
Et ravage, en tonnant, vos voûtes mugissantes.

Mais en vain, à grands pas, près de l'étroit séjour
Qui promet de les rendre à la clarté du jour,
Tous s'élancent..... En vain le panier secourable
S'abaisse et les réclame : ô destin déplorable!
A peine quelques-uns à leurs fils sont rendus;
D'autres, pâles, tremblants, sur l'antre suspendus,
Retombent.... Malheureux! l'impitoyable abyme,
Avide, ressaisit sa mourante victime.

Quel modeste héros les dispute au trépas?
Goffin! il pourroit fuir, mais il ne le veut pas;
Son cœur est déchiré, son front paroît tranquille;
Il s'écrie : « Accourez, Goffin est votre asile;
» Goffin veut au trépas échapper après tous;
» Il veut tous vous sauver, ou périr avec vous. »
Ses généreux accents et sa noble assurance,
Dans les cœurs consternés rappellent l'espérance.
On l'écoute, on s'assemble, on s'empresse, on le suit;
On sonde sur ses pas la formidable nuit.....
Mais quel terrible obstacle exerce leur courage!
Une immense barrière interdit le passage;
De tout son poids la terre a pesé sur leurs fronts;
Privés de tout secours, entassés sous ces monts,
Leur unique aliment est la vapeur brûlante,
Leur unique boisson une onde mal-faisante;
Et leur dernier flambeau, jetant un jour douteux,
Tremble, fume, pâlit, va mourir avec eux.....
Mais non, Goffin leur reste en ce péril extrême;
Un grand cœur sait combattre et vaincre la mort
même.

Alors qu'à son exemple, indocile au repos,
Sa troupe veut percer le flanc de ces cachots,
Des femmes, des enfants, déplorables victimes,
Errent autour du gouffre, en sondent les abymes.
O plaintes! ô douleurs! ô sanglots superflus!
Nulle voix à leur voix, hélas! ne répond plus!
Peuple, accourez ouvrir ce champ de funérailles;
D'une terre homicide arrachez les entrailles;
Et d'abyme en abyme, osez, dans vos efforts,
Conquérir des vivants sur l'empire des morts.
Tous s'empressent: ici, la pompe haletante
Péniblement au gouffre enlève une eau grondante,
Qui, dans les airs vomie, en son cours orageux,
S'étonne de rouler sous la voûte des cieux.
Là, dompté par le fer, le roc crie et se brise;
Le salpêtre l'attaque, en éclats le divise,
Et déjà le mineur, du fond de longs caveaux,
Croit entendre un bruit sourd appelant ses travaux.

De son côté Goffin suit sa route inconnue,
Et lentement alonge une étroite avenue;
Le pic, qui sur le roc rend un plus grave son,
S'enfonce, et l'avertit qu'il ouvre sa prison.
Comme en leurs tristes yeux la joie éclate et brille!
Chacun d'eux, en espoir, embrasse sa famille;
La fatigue a cessé: les bras, creusant toujours,
Du labyrinthe obscur poursuivent les détours,
Attaquent les flancs nus d'un rocher qui succombe,
Frappent, frappent encor, et la barrière tombe......
O désespoir! l'œil plonge en d'affreux soupiraux;

De caverne en caverne a répété, *la mort.*

Non, tu ne mourras pas! un bruit lointain s'avance:
Entends-le traverser l'abyme du silence;
Vois à pas lents creuser, et s'enfoncer toujours
La sonde voyageuse apportant ses secours.
L'impatient mineur la suit avec audace;
Brave du dernier roc la dernière menace,
Le rompt.... L'air s'agitant avec un bruit joyeux,
De leur triomphe étonne et l'enfer et les cieux.
Savants ingénieurs, magistrats magnanimes,
Comptez ces malheureux dérobés aux abymes;
Que de vos cœurs émus chaque doux battement
Vous donne un noble prix d'un noble dévouement.
Mais ne prodiguez pas les secours qu'on envoie:
L'homme, hélas! périt moins de douleur que de joie!
Que leur œil, par degrés, essaie un nouveau jour,
S'élève lentement sur tant d'objets d'amour:
C'est un fidelle ami, c'est une tendre mère,
C'est un fils tout baigné des larmes de son père.
Plusieurs, pâles, tremblants, égarés, éperdus,
Sur le gouffre, les yeux et le cœur suspendus,
Cherchent en vain... Et, seuls, à l'écart ils demeurent;
Et sur la pierre assis, baissent le front, et pleurent.
Goffin, toujours plongé dans ce vivant tombeau,
Comme un tendre pasteur compte son cher troupeau,
Rassemble ses amis, les soutient, les ranime,
Et, le dernier de tous, calme, il sort de l'abyme.
A travers sa fatigue et sa noble sueur,
Dans tous ses traits éclate une mâle grandeur.

Il emporte son fils, ô touchante victoire?
Son fils, premier laurier de sa paisible gloire.
Tandis que tout un peuple, exaltant son bonheur,
Voit briller sur son sein l'étoile de l'honneur,
Du Pinde voit déjà l'auguste aréopage
Offrir à ses vertus un immortel hommage,
Modeste, il se dérobe aux regards curieux,
Et, trois fois, prosternant son front religieux,
S'humilie, et rend grâce à ce Dieu de clémence,
Qui daigna le choisir pour sauver l'innocence.

LES FLEURS ET LE JARDIN DES PLANTES,

Par M. DE FONTANES.

MULTIPLIEZ les fleurs, ornement du parterre.
Oh! si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un dieu;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore;
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs!
Que sous l'herbe, en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée, en montant, s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et sur-tout, que la rose, embaumant ce sentier,

Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors, pour vous seuls, ne doivent pas fleurir;
A la jeune bergère on aime à les offrir :
Elle rend un sourire. Hélas! belle Rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau ;
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite ;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons, frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les Zéphyrs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hymenée.

Cependant, si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où, calme et solitaire,
La science, à toute heure, ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce Dieu par l'Egypte adoré,

Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblème!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie :
Ils partagent entr'eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô vérité! tu veux qu'on te contemple;
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du printemps ne les refuse pas;
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile!
A l'entour un essaim bourdonne sourdement;
C'est-là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée;
C'est-là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

MORT D'ERIPHILE,

Iphigénie de RACINE.

JAMAIS jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
» Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
» M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
» Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
» Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
» Thésée, avec Hélène uni secrètement,
» Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
» Une fille en sortit, que sa mère a célée;
» Du nom d'Iphigénie elle fut appelée,
» Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
» D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.

» Sous un nom emprunté, sa noire destinée
» Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
» Elle me voit, m'entend ; elle est devant vos yeux ;
» Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel ; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
» Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
» Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;

Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

L'ENFANT ET LE MIROIR,

Fable de FLORIAN.

UN enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la tend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant;
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains, sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
—Oui! —Regarde à présent: tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;

Tu n'es plus en colère; il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème;
Le bien, le mal, nous sont rendus.

ÉPITRE DE BOILEAU A RACINE.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmêlé (1).
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Si tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,

---

(1) Célèbre actrice.

Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortoit au second acte;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais, si tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité

Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance ;
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et, peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.

Imite mon exemple ; et, lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles!

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin (1) les admire;
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot (2),
Ou le sec traducteur du françois d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,

---

(1) Il a traduit l'Enéide, et a fait le premier opéra qui ait paru en France.

(2) Linière.

Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché (1) préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

L'HIVER.

Cantate de J. B. ROUSSEAU.

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'Hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce Dieu terrible et puissant :
Sa vengeance est inexorable ;
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur ;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effort de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers :
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les Aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du roi des Dieux.

---

(1) Fameux joueur de marionnettes.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers :
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable :
C'est le père des doux loisirs;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène :
Les plus belles saisons sont des saisons de peine;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
Cérès des biens qu'elle produit;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'Automne :
Mais l'Hiver, l'Hiver seul en recueille le fruit.

Les Dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'Hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour et les jeux :
Ces Dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les Dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'Hiver.

CHLOÉ ET FANFAN,

Fable, par AUBERT.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Pérette,
Pérette qui l'avoit nourri ;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour son ami,
Et logeant la fierté déjà sous sa bavette.
Fanfan grandit, et malgré les avis
De Chloé, mère tendre et sage,
Son orgueil s'accrut avec l'âge :
Le fripon insultoit tous les gens du logis.
Que fit Chloé pour corriger son fils ?
Chloé par un adroit mensonge
Vint à bout de changer son cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juste destin vous plonge :
Vous n'êtes point à moi ; Pérette et son mari
Ont trompé tous deux ma tendresse ;
Ce secret vient d'être éclairci.
De vous sacrifier ils ont eu la foiblesse.
Soit amour pour Colas, soit toute autre raison ;
Soit l'espoir de tirer quelque jour avantage
Des trésors usurpés par vous dans ma maison,
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état et d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur détestable artifice :
Colas est mon enfant, et vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de sa nourrice ;

Il va rentrer aujourd'hui dans ses droits,
Et vous allez partir : votre orgueil en murmure.
Adieu ; je sentois bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevoit point sa voix.
Fanfan troublé, muet, l'œil fixé sur sa mère,
A ce nom de Colas laisse couler des pleurs.
Chloé tournant les yeux ailleurs,
Pour pousser jusqu'au bout l'affaire,
Tient ferme, le dépouille, et lui met les habits
Qu'il devoit porter au village.
Mille sanglots alors échappent à son fils ;
Ses pleurs inondent son visage.
Il parle enfin : Maman, que vais-je devenir ?
Mal vêtu, mal nourri, fils du paysan Pierre,
Je serai malheureux. — Oui, Colas ; mais qu'y faire ?
Le ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous méprisiez mon fils et votre mère ;
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour subsister oblige de servir ;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au sein du bonheur
Les retours du sort sont à craindre.
De vos cruels dédains reconnoissez l'erreur.
Si mon fils alloit vous les rendre ?
S'il alloit à son tour... Fanfan n'y tenant plus,
Tombe aux pieds de Chloé, désespéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je servirai, lui dit-il, votre fils ;
Je le respecterai, je lui serai soumis.
C'en fut assez pour cette sage mère,

Qui se sentoit trop attendrir :
Elle embrassa son fils, quitta cet air sévère,
L'appela par son nom, loua son repentir,
Et désormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon salutaire.

LE BON FILS,

Idylle de LÉONARD.

DAPHNIS avoit quitté son foyer solitaire,
Et promenoit ses pas près d'un étang voisin
Qui du flambeau des nuits répétoit la lumière.
L'aspect d'un soir pur et serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies
Entretinrent long-temps ses douces rêveries :
Mais il revint enfin sous les berceaux épais
Qui devant sa cabane étendoient leur ombrage.
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormoit en paix.
Daphnis ému s'arrête et contemple son père :
Un sentiment délicieux
L'enivroit en fixant une tête si chère !
Quelquefois seulement il regardoit les cieux,
Et des larmes d'amour couloient de sa paupière.
O mon père, dit-il, quel calme est dans tes sens !
Que le sommeil est pur dans les cœurs innocents !
Ce soir, en quittant ta chaumière,
Tu seras venu dans ces lieux

Offrir aux immortels une sainte prière,
Et des songes légers auront fermé tes yeux.
Tu priois pour ton fils... Ah ! je suis trop heureux !
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,
C'est toi, c'est ta vertu, dont je sens l'influence;
Les Dieux que tu chéris favorisent tes vœux.
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse,
        Tu me bénis d'un air content;
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse,
        Oh ! comme un torrent d'alégresse
        Pénètre mon cœur palpitant !....
Mais ma félicité sera bientôt passée !
Bientôt je dois te perdre... Affligeante pensée !
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,
Et tes blés te promettre une riche moisson,
Mes cheveux, disois-tu, sont blanchis dans la joie.
Fleurissez, lieux charmants ! la clémence des Dieux,
Pour peu de temps encor, permet que je vous voie,
De plus heureux climats vont récréer mes yeux.
Ah ! mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses !
Tes bras seront fermés à mes douces caresses !
Alors pour consacrer ton amour paternel,
Je veux près de ta tombe ériger un autel,
        Et s'il me luit un jour propice,
Où d'un infortuné j'aurai tari les pleurs,
J'irai sur cet autel offrir un sacrifice
Et couvrir ton cercueil de laitage et de fleurs;
Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie
        Ne te nuise dans ton sommeil....

A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,
Il lui baise le front pour hâter son réveil.

TABLEAU

DES ENVIRONS DE NAPLES ET DU VÉSUVE,

Par M. Chênedollé.

Mais vers ces bords rians Parthénope m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle;
Là, je vois rassemblés dans de vastes tableaux
Tous les effets du ciel, et des feux et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,
Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts!
Eh! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est-là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Épris de leurs beautés, le poëte Romain
Chantoit dans le repos ses douces Géorgiques;
C'est-là qu'il exhaloit les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité?
O vieux géant! ô toi, dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée,

Épanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve! tu rugis, tes flancs se sont ouverts;
L'onde qui bat les pieds a fait fumer ta cime;
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et les torrents s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit....
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissoit sa rage:
La mer, en frémissant, le reçoit dans son sein.
O quel combat alors ébranle son bassin!
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs;
Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots, rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et d'un œil effrayé voit ses gouffres brûlants.

Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'apaise et son courroux expire;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé te revoit rarement,
O Vésuve! ô fléau! qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges;

Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si long-temps les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient,
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient;
Tu redoubles la vie et la fertilité !
Des conquêtes du feu, quand le temps irrité
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.

LA STATUE RENVERSÉE.

Par M. Agniel.

Un monarque d'Asie (on sait que ces climats
Ont été le berceau du pouvoir despotique,)
Se promenant un jour sur la place publique,
Vit sa statue à terre, et brisée en éclats.
Saisi d'une crainte imprévue,
Le despote ombrageux pâlit à cette vue.
Il resta quelque temps immobile et muet;
Puis, se livrant à sa colère :
Quel est l'audacieux, quel est le téméraire
Coupable d'un pareil forfait?
Qu'il périsse aussitôt ! — Tyran, c'est le tonnerre,
Lui dit un sage à haute voix;
Tremble à ton tour ! les dieux, plus d'une fois,
En lançant la foudre sur terre,
De leur juste vengeance ont averti les rois.

LE BEAU TRIOMPHE,

Par M. Hubin.

La santé, la vertu, les plaisirs, la richesse,
Du bonheur des humains, ces quatre grands moteurs,
Comparurent un jour aux beaux jeux de la Grèce.
Chacun de ces compétiteurs
Prétendoit hautement que l'homme
Lui devoit le souverain bien,
Et concluoit par demander la pomme.
La Richesse, au brillant maintien,
Disoit : De tous les biens, c'est moi qui suis la mère,
Puisqu'on peut avec moi se les procurer tous.
Vous vous trompez, répliquoit sans courroux
Le Plaisir ; car enfin, ma chère,
On ne veut vous avoir que pour me posséder.
La Santé dit : Je vais vous accorder ;
Votre débat est inutile :
Vous disputez un prix qui m'appartient ;
Sans moi, vous le savez, le plaisir est stérile ;
Sans moi, la richesse n'est rien.
Déjà le tribunal en sa faveur chancelle,
Quand la Vertu se présente à son tour.
Quel prix obtiendrai-je? dit-elle
D'un air modeste, et pur comme un beau jour.
Ignorez-vous, ô juges vénérables !
Qu'avec de la santé, de l'or et du plaisir,
Les hommes, bien souvent, se trouvent misérables,
Et sentent dans leur cœur le fiel du repentir ?

Moi seule ai le rare avantage
De procurer le vrai bonheur.
Ces mots, accompagnés d'un sourire enchanteur,
Décidèrent l'aréopage,
Et la Vertu reçut la palme du vainqueur.

RÉCIT DE LA MORT D'HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE DE PHÈDRE.

Par RACINE.

À PEINE nous sortions des portes de Trézènes,
Il étoit sur son char; ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes:
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite :
L'essieu crie, et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur ; cette image cruelle

Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils,
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie;
De nos cris douloureux la plaine retentit :
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant; et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
» Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
» Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
» Qu'il lui rende.... » A ce mot, ce héros expiré,
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Le beau récit que Voltaire a mis à la fin de sa tragédie de *Mérope*, vient naturellement à la suite de celui que Racine a mis à la fin de *Phèdre*. Le tyran Polyphonte, pour

légitimer son usurpation, a forcé Mérope de consentir à lui donner la main, et l'a entraînée aux autels.

Narbas et Euryclès, amis et sujets fidelles de la reine, attendent avec impatience le succès de cette cérémonie.

NARBAS.

Que fait Égisthe?

ISMÉNIE.

Il est.... le digne fils des Dieux;
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime étoit prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étinceloit des flambeaux d'hymenée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçoit les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hymenée invoquoit le trépas.
Le peuple observoit tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance

Un jeune homme, un héros semblable aux immortels :
Il court : c'étoit Égisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts : je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, tyran ! disoit-il ; *Dieux, prenez vos victimes.*
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts et ses pas !
Sa mère... elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils ; arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères inconnus immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants.
On marche, on est porté sur les corps des mourants :

On veut fuir, on revient; et la foule pressée,
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur;
On s'écrie : Il est mort; il tombe, il est vainqueur.
Je cours, je me consume; et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus : le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence;
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O ciel! conserve Égisthe, et que je meure en paix.

L'ATTELAGE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle,

Que je conduis au monument,
La justice premièrement,
Qui marche toujours rondement,
Et la charité, sans laquelle
Elle iroit moins légèrement :
La vérité, l'indépendance,
N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont en devant, et vont bon train,
Loin du chemin de l'opulence :
A la volée est la santé,
Qui, jointe avec le badinage,
Me fait franchir avec gaieté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurois rien à désirer
Ni du sort ni de la nature,
Si l'attelage pouvoit durer
Aussi long-temps que la voiture.

ÉLÉVATION D'ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contr'elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put si tôt en bannir la pensée :
Vasthi régna long-temps dans son ame offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent ;

Celles mêmes du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours :
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis :
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages.
L'une, d'un sang fameux vantoit les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours ;
Et moi pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé.

Il m'observa long-temps dans un sombre silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
« Soyez reine, » dit-il ; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise!
La moitié de la terre à son sceptre est soumise!
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées,
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

(RACINE, *Tragédie d'Esther.*)

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR CHRISTOPHE COLOMB.

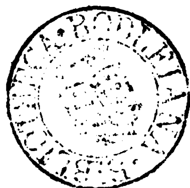
Episode tiré du poëme de DELILLE, *intitulé : Les Trois Règnes de la Nature.*

EH ! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire ?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguoit sur l'abyme grondant ;
Sa nef avoit franchi les colonnes d'Alcide ;
Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréïde,
Voyoient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus sembloient céder leurs ailes :
Depuis six mois entiers ils erroient sur les eaux ;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentoient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploroient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence :
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit ;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin

Les terres et les mers sourdes à leur besoin ;
Rien ne paroît : des cœurs un noir transport s'empare;
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare)
Tous fondent sur leur chef : à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage ?
Sans changer son destin, l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui :
Inutiles fureurs pour son ame intrépide !
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide..
Mais avoir vainement affronté tant de maux !
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux!
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déjà déchire le regret,
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt :
Plus d'espoir. Tout à coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine ;
Il sent, il reconnoît le doux esprit des fleurs;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs ;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors, avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
» Vous savez si Colomb peut redouter la mort ;
» Mais si, toujours fidelle au destin qui m'anime,
» Votre chef seconda votre ame magnanime ;
» Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,
» Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux,
» Encor quelques moments; je ne sais quel présage

» A cette ame inspirée annonce le rivage.
» Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
» Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à
» vous. »

A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
Ils ont cru voir le Dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore,
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abyme.
De moment en moment les bois lèvent leur cime.
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive;
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef, et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.



LA HOLLANDE.

Par Esménard.

(*Poëme de la Navigation.*)

. . . .

Batave industrieux ! quel Dieu vint sur tes plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins, et, d'un limon fangeux
Où le roseau stérile osoit à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?
Art des navigateurs ! Protée audacieux !
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux :
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire ;
Ta main fournit le fer au soc agriculteur ;
Le sucre au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Étrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnoît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie ;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

O vous, dont les travaux et l'active sagesse
D'un État chancelant supportent la foiblesse,
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors!
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et, doublant sa valeur,
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages :
Ici, le lin moelleux flotte sous le ciseau;
Je le vois tour à tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons,
Et l'azur mexicain colore les toisons :
L'œil sans cesse arrêté sur des beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes;
Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,
Dont la grâce uniforme et la grandeur austère
D'un peuple sage et froid peignent le caractère.
Eh bien! quel Dieu puissant anima ce grand corps?
Ne le voyez-vous pas? il plane sur ces ports;
De ces châteaux mouvants il dirige la course,
Sous les feux du Cancer, sur les glaces de l'Ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux;
L'Amazone en grondant les reçoit sur ses eaux;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre :

En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs;
Bientôt elle pardonne à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.

Batave! ne dis plus que de tous leurs trésors
Les éléments jaloux déshéritent ces bords,
Monuments et témoins de ta longue victoire :
Un seul fut ta conquête; il suffit à ta gloire,
Et prévient tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris,
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,
Et des noix de Banda la liqueur enivrante,
(Fruits divins qui des sens excitent le réveil!)
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.
Bacchus de tes cités dédaignoit l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance,
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois
Naquit, comme Ariane, aux rivages Crétois.
Eh! qui pourroit compter par combien de miracles
L'art des navigateurs bravant tous les obstacles,
De ces lieux méprisés ennoblit les destins?
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains.
Il n'est pas un bosquet, sous ce ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre :
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonnais;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abyme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connoître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûloit de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté;
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidelles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses;
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.

Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisoit ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? Lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensées viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans
l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,

Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degré s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante ; et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort!..... non cette Mort qui plaît à la Victoire,
Qui volé avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim, qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines?
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus!
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devoient illustrer sa mémoire,
Qui donnoient le bonheur et promettoient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs, de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute.... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence ;
Et le silence ajoute encor à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;

Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnoît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour,
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidelle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Sèmblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

DELILLE, *Poëme de l'Imagination.*

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmoit à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Sembloit, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portoit Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes,
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes;
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle! l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence:
Le premier juste expire; ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes:
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,

Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées,
Les fidelles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Filles des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri loin d'un père cruel
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre ; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet, qu'en un jour d'alliance,
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermoit un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne ; il n'est plus ; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi !

Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant, dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontoit l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre?
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
Toi qui pleurois, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants
Esdras et et Macchabée; et ses fils triomphants
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

M. de Fontanes.

FRAGMENT

DE LA VIIe. SCÈNE DU IIe. ACTE D'ATHALIE.

ATHALIE, JOAS.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays: je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

....
.... Quel est, tous les jours, votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame ; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

FRAGMENT

DE LA SCÈNE IIIe. DU IIe. ACTE DE ZAÏRE.

Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs.... ô fille encor trop chère!
Connois-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie:
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue:
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;

Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

L'EDEN.

Du marbre, de l'airain qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle:
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains:
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;

Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est-là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hymenée.

O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

Delille.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas! ces globes inconstants
Cèdent, comme le nôtre, à l'empire du temps:
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connoître:
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée;
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables:
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes:
Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

M. DE FONTANES, *Essai sur l'Astronomie*.

A MON RUISSEAU.

Par Ducis.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi l'ame recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers:
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés ;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit amen à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère
Serpentoient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Fouloient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas! peu d'instants)
Fais souvent penser ton hermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

LE PASSAGE DU RHIN.

Par BOILEAU.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante :
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.

Il apprend qu'un héros, conduit par la Victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et, depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles :
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
» Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
» Et de mille remparts mon onde environnée
» De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
» Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups
» Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous.»
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part ; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.

Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde; et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
» Est-ce ainsi que votre ame, aux périls aguerrie,
» Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
» Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
» Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
» Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
» N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
» Allez, vils combattants, inutiles soldats;
» Laissez-là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
» Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
» Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
» Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
» Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros:
Son coursier, écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance :
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux :
Cent guerriers s'y jetant, signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin, à ses yeux, n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :
Quand, pour nouvelle alarme à ces esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles;

Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine:
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Avant qu'un tronc, creusé par de sauvages mains,
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins;
Avant qu'un soc pesant, aux laboureurs docile,
Apprit à féconder une terre infertile,
L'homme observoit déjà ces globes éclatants
Qui rouloient sur sa tête et mesuroient le temps.
Il épioit des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première.
Déjà l'art d'Uranie occupoit ses regards;
Et l'étude des cieux fut le premier des arts.

Aux lieux où rayonnant de clartés éternelles,
Les cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles;
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri des palmiers toujours verts,
Voit de feux plus puissants la nature animée:
Prodiguer le cinname et la myrrhe embaumée:
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.

Bientôt, encouragé par ces premiers essais,
Sa main, pour le soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau;
Et le Lion brûlant et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre,
Et l'homme, pour semer, ou couper ses moissons,
Consulta dans les cieux le livre des saisons.
La terre et l'empyrée échangeoient leurs annales:
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Déjà les transmettoit aux peuples curieux.

Le Génie de l'homme, par M. Chênedollé.

LA VIOLETTE.

Idylle, par Mme. de Beaufort-d'Hautpoul.

O Fille du printemps! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ce gazon, tu remplis ce bocage
De ton parfum délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour!
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour;
Mais ne crains rien de ma main généreuse,
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur;
Je ne voudrois pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.

Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps;
Que les zéphyrs rafraîchissants,
Que ces rameaux et ce lierre sensible
Calment pour toi les feux des étés dévorants!
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux!
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse, et t'épargne encore!
Ah! comme ta suave odeur
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours:
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon ame satisfaite:
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oubliera; mais chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je me cache aux regards du vulgaire jaloux:
Oui, comme toi, cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,
J'y viens rêver et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

DISCOURS DE LA MOLLESSE.

BOILEAU, CHANT IIe. DU LUTRIN.

A ce triste discours qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéants,
S'endormoient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour.
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain la Paix deux fois a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraîné par la Gloire,

Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Du moins ne permets pas..... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

FRAGMENT

DU POEME DE LA RELIGION.

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu, du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends; tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux!
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé,
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui, dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,

Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours;
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent;
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle :
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!

Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux, rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidellement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé:
Il arrive; tout part: le plus jeune, peut-être,
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change!
Retournons sur la terre où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de son mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!

Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance, sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes;
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens,
C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blé mûr, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'État un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes,
Nourrit également les fourmis et les hommes;
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air, cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui;
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois, traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure:
Mais les temps sont changés; sa mort fut un sommeil;

On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière:
O ver! à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts, que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie;
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'ame se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
À me servir aussi, cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée,
Messagère de l'ame, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!

Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour-à-tour : le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidelle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là, ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon ame les envoie ; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé, qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond, il forme sa liqueur ;
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer la barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement :
Il s'épaissit en chair, dans mes chairs qu'il arrose ;
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ?

Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connois à peine; une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur:
Fut-il jamais des lois sans un législateur?

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

Par J.-B. ROUSSEAU.

QU'AUX accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille ;
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre ; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,

Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes !
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'alégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal ;

Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes,
Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous
sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères :
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM,

Poëme.

FIDELLE adorateur de l'arbitre suprême,
Craint, respecté des rois, plus grand que les rois
même,
Opulent sans orgueil, vertueux sans effort,
Abraham jouissoit du plus illustre sort.
Un fils, de ses vertus imitateur docile,
Et fruit miraculeux d'une couche stérile,
Un fils à l'Éternel consacré comme lui,
Étoit de sa vieillesse, et l'espoir et l'appui.
Quel appui, quel espoir! Un oracle adorable
Lui promet en ce fils une race innombrable,
Un peuple redouté, fidelle, florissant,
Et toujours protégé du bras du Tout-Puissant.
Mais toi qui dans son cœur lis sa reconnoissance,
Grand Dieu! qu'exiges-tu de son obéissance?

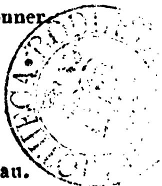
Veux-tu le rendre encor, en éprouvant sa foi,
Plus digne des bienfaits qu'il a reçus de toi ?
Sur le sommet d'un mont, dit le souverain maître,
Qu'à des signes certains je te ferai connoître,
Conduis cet Isaac si tendrement aimé,
Et que ta main l'immole au Dieu qui l'a formé.
Quel ordre ! quel arrêt ! quelle atteinte soudaine !
Ah ! le cœur d'Abraham ne la soutient qu'à peine.
Quoi ! ce fils pour qui seul il aime encor le jour,
Le fruit de tant de vœux, l'objet de tant d'amour,
En qui doit s'accomplir la promesse immortelle,
Va périr...et périr sous la main paternelle !
Cruel père ! ainsi donc tu pourras te trahir !
Oui, quand son Dieu commande il ne sait qu'obéir.
O toi qui vois, dit-il, la douleur qui me presse,
Grand Dieu ! calme mon trouble et soutiens ma foiblesse.
Tu condamnes mon fils ; je vais te l'immoler ;
Mais pardonne à mes pleurs quand son sang va couler :
S'ils peuvent t'offenser, mon cœur les désavoue ;
Même dans tes rigueurs il t'admire, il te loue.
Oui, la nature en vain murmure de ta loi.

Et qui suis-je, grand Dieu ! pour me plaindre de toi ?
Tes arrêts pourroient-ils n'être pas légitimes ?
N'aurois-tu plus le droit de choisir tes victimes ?
Ce fils que tu proscris fut un don de ta main,
Don peut-être chéri d'un amour trop humain :
Lorsqu'elle le reprend, résigné, je l'adore.
Qu'elle ajoute à mes maux si leur excès t'honore :

Mais d'un frivole espoir m'aurois-tu donc flatté?
Pourrois-tu n'être plus le Dieu de vérité ?
Ce peuple qu'Isaac... Loin, raison téméraire !
L'Éternel a parlé ; c'est à toi de te taire.
Non, Seigneur, Abraham n'en croira que sa foi.
Il dit, et, n'écoutant que la suprême loi,
Consterné, mais toujours fidelle et magnanime,
Dans le sein de la nuit part avec la victime.
Sur leurs pas est conduit le fatal appareil :
Trois fois ils ont vu naître et mourir le soleil.
O jours ! ô nuits ! enfin l'aspect du lieu terrible
Frappe l'œil d'Abraham, perce son cœur sensible.
Loin, stupide vertu! ce qui fait le héros
N'est pas moins de sentir que de vaincre ses maux.
Sans suite, sans témoins, sur le mont redoutable,
Le feu, le glaive en main, ce père déplorable,
Dévorant des sanglots qu'il a peine à cacher,
Conduit son Isaac courbé sous son bûcher.
Ils montent : chaque pas exerce sa constance ;
Son cœur souffre, gémit, mais jamais ne balance.
Au sommet arrivés, un autel est construit ;
Mais son fils de son sort n'est pas encore instruit.
O douleur ! il l'embrasse, et sur son sein le presse,
Fixe sur lui des yeux accablés de tristesse,
S'attendrit, fond en pleurs, sent expirer sa voix.
Mon fils, dit-il enfin, le trouble où tu me vois,
Les pleurs que je répands, le transport qui m'anime,
Tout doit t'instruire, hélas! du choix de la victime.
L'Éternel... sans mourir puis-je te l'annoncer ?
L'Eternel veut ton sang...ma main doit le verser.

—La victime avec joie à vos coups s'abandonne :
Frappez, dit Isaac, puisque Dieu vous l'ordonne :
De m'apprendre mon sort deviez-vous différer ?
Mon père, avez-vous craint de m'en voir murmurer ?
Le Seigneur a parlé ; sa victime l'adore ;
Et je meurs trop heureux si mon trépas l'honore.
Je sais qu'un autre sort vous fut promis en moi ;
Mais quel sort est plus beau que d'accomplir sa loi ?
J'ai vécu sans remords, j'expirerai sans crainte.
Je sens le poids du coup dont votre ame est atteinte ;
Mais à votre vertu son bras l'a mesuré :
Ainsi de vos pareils il doit être honoré.
Que votre foi s'anime, et que vos larmes cessent.
A ces mots il échappe à ses bras qui le pressent ;
Sans trembler, sur l'autel se prosterne à genoux :
En expirant, grand Dieu, je bénirai tes coups.
Abraham éperdu, troublé, hors de lui-même,
Et près de succomber à sa douleur extrême,
Sur ce fils qui bientôt doit tomber sous sa main
Jette un regard perçant, qu'il détourne soudain.
Son cœur, saisi d'effroi, de cruauté s'accuse :
La nature tremblante à son bras se refuse.
Mais du père bientôt le fidelle est vainqueur :
Animé d'un saint zèle, il fait taire son cœur,
Avance, prend le fer, lève le bras... Arrête,
Crie une voix des cieux, et respecte sa tête.
J'en jure par moi-même, a dit le Tout-Puissant ;
Puisque j'ai vu ton bras fidelle, obéissant,
Immoler ce cher fils à ta foi généreuse,
Je te bénis. Ta race illustre, et plus nombreuse

Que les astres des cieux et les sables des mers,
Par son sort de ma gloire instruira l'univers;
Et c'est en elle enfin que, trop long-temps proscrites,
Toutes les nations seront un jour bénites.
Cieux, louez l'Eternel; il ne daigne ordonner
D'héroïques efforts, que pour les couronner.



L'HISTOIRE.

Par M. Legouvé.

On doit au souvenir les vers et le pinceau.
Il fit plus : de l'histoire il créa le flambleau.
Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédoient dans une nuit profonde;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passoient l'un de l'autre ignorés :
Les grands événements n'avoient point d'interprètes;
Les débris étoient morts, et les tombes muettes;
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé;
L'ombre a fui : les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit un grand homme;
Consulte l'orateur et le guerrier fameux;
Partage les revers des peuples grands comme eux.

Voit l'Empire Romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales ;
Et bientôt, déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent États ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps.

ODE

À LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donnes des sceptres ou des fers ;
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses
Des biens trop souvent dangereux.
A tous ces grands le cœur du sage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux.
  Bienfaisance, ô vertu sacrée,
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Eleva les premiers autels.
Dans ce soleil dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révéroit ;

Dans tous ces globes de lumière
Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adoroit.

De ce Dieu dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable et touchante
M'annonce la divinité.
S'il ne se montroit à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu,
A ces traits je pourrois connoître
L'arbitre du monde et mon maître;
Je chercherois encore un Dieu.

La nature prudente et sage
Unit tous les hommes entr'eux;
Ta main, confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds:
C'est toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs mêmes de nos jours;
C'est toi dont la vertu féconde
Réunit l'un et l'autre monde
Par un commerce de secours.

Des fortunes, à ta présence,
Disparoît l'inégalité;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté;
Sans toi, la puissance suprême,
Et la pompe et le diadème
Brillent d'un éclat odieux:

Sans toi, sur ce globe où nous sommes
Les rois sont les tyrans des hommes;
Ils sont par toi rivaux des dieux.
A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes sages lois,
Sur nos respects et nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits.
C'est toi, divine Bienfaisance,
Qui règles la juste puissance
Que le ciel remit dans ses mains;
Il sait qu'un pouvoir légitime
Est le privilège sublime
D'être bienfaiteur des humains.
Que pour des ames généreuses
Un droit si noble est précieux!
O vous, familles malheureuses
Que la honte cache à nos yeux!
Mortels, mes semblables, mes frères,
Dans quels asiles solitaires
Allez-vous cacher vos douleurs?
Heureux qui finit vos alarmes!
La gloire d'essuyer vos larmes
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.
Ah! malgré vous mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit;
J'y vole; la pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit;
Je perce ces tristes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres....
O grands! brillez dans vos palais,

Asservissez la terre entière :
Sur le pauvre, dans sa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.
Viens, je t'offre un bras secourable;
Viens, malgré les destins jaloux,
Revis, famille déplorable...
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux :
Tu crois voir un Dieu tutélaire;
Non, je suis homme; à leur misère
Je viens arracher mes égaux.
Ne crains pas que mon ame altière,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fière,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ses dons ont soumis,
Dont les bienfaits sont des entraves,
Qui veut acheter des esclaves
Et non s'attacher des amis !
Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux ;
Oui, le blasphème est dans sa bouche,
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence
Il aime à me faire trembler;

Et, lorsqu'il soutient ma foiblesse;
Son orgueil veut que je connoisse
Que son bras pouvoit m'accabler.
Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants
Qui portent les feux, les tempêtes,
Et les orages dans leurs flancs;
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser,
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre
Ils menacent de l'embraser.

DELILLE.

MA JOURNÉE,

Poëme, par M. VIGÉE.

J'AI bien dormi; le jour en sursaut me réveille,
Et dix heures déjà sonnent à mon oreille.
Mais l'oiseau de son chant saluoit le matin,
Que je veillois encor, *La Fontaine* à la main.
J'aime son vers facile et sa grâce naïve.
On croit, pour l'imiter, qu'il suffit qu'on écrive.
Aussi combien d'auteurs veulent suivre ses pas!
Ils ont tous de l'esprit, et lui n'en avoit pas.
Le bonhomme, entre nous, n'avoit que du génie.
On dit qu'il figuroit fort mal en compagnie;
Moi, je n'en doute point: là tout cœur est fardé,
Et je vois que souvent un sot y tient le dé.

La Fontaine, à ce soir; et que demain l'aurore
Puisse me retrouver te relisant encore !

Que ferai-je ? Voyons. Des vers ? on en fait tant !
De la prose ? à quoi bon ? J'aperçois là pourtant
Trois actes, nouveau fruit de ma docile veine,
Et qui, pour se montrer, n'attendent qu'une scène ;
L'ébauche d'un poëme, et quelques madrigaux
Dont pourroient s'engraisser quelques maigres journaux !
Vingt pages d'un roman, où plus d'une aventure
Peut mettre du lecteur l'esprit à la torture ;
Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.
Allons, Pégase, à moi ! que ton dos complaisant
Me porte sans délais au pays des Chimères !
Tu te cabres, je crois ? Tes ailes si légères
N'ont-elles plus leur force et leur agilité ?
Je gage que *Lourdis*, hier, t'aura monté.
Les meilleurs écuyers ne sont pas au Parnasse,
Et tu peux d'un Lourdis encourager l'audace !
Tu veux te reposer ? j'y consens, aussi bien,
Des Muses aujourd'hui je craignois l'entretien.
Oui, lorsque le soleil embrasant l'atmosphère,
De ses longs réseaux d'or enveloppe la terre,
Je me sens appelé par ce mouvant tableau
Que m'offre de Paris l'aspect toujours nouveau ;
Et de l'enfantement d'un vers lourd et maussade
Je me sauve, en faisant un tour de promenade.

Hé bien, quittons le lit : habillons-nous. Du moins,

Dix valets ne vont pas m'accabler de leurs soins.
Je fais seul ma toilette ; et l'habitude est bonne.
On est bien sûr alors de ne gronder personne.
A me faire servir j'étois accoutumé ;
Mais huit mois de prison, sur ce point m'ont formé.
J'en rends grâce au destin, et pourtant le conjure
De ne plus me donner une leçon si dure.
Me voilà prêt : sortons. Je vais, à tout hasard,
Suivre l'orme aligné qui borde le rempart ;
Admirer, en passant, ces galants édifices,
Tous ces temples du luxe aux voluptés propices ;
Solitaire et pensif, traverser le jardin
Que *Le Nôtre* a planté de son habile main ;
A l'aspect du château que réfléchit la Seine,
Rêver sur le néant de la grandeur humaine ;
Puis aux champs de leur nom par la fable dotés,
Contempler du printemps les naissantes beautés.

Eh ! bon Dieu ! quel fracas ! quel train ! quelle cohue !
Le rempart aujourd'hui n'est qu'une étroite rue.
Que de gens à cheval, et que de gens à pié !
On ne peut faire un pas sans être coudoyé.
C'est le premier beau jour de la saison nouvelle ;
Et ces chars, ces coursiers volent à *Bagatelle*.
N'est-ce pas là *Mysis ?* Oui, vraiment. Autrefois
Un clavier s'animoit sous ses agiles doigts ;
Et Plutus l'enlevant au dieu de l'harmonie,
Il est presque honteux d'avoir eu du génie.
Ah ! je vous remets bien ; c'est vous, heureux *Damon*.
Je vous ai vu d'un saint ne portant que le nom.

Vous n'aviez pas encor brillé dans les affaires.
Vous avez aujourd'hui quatre maisons, deux terres.
Les temps sont bien changés ! car, soit dit entre nous,
Vous serviez chez autrui le vin qu'on boit chez vous.
Lysidor, qu'on vous voie ! Oui, baissez votre glace.
Jadis petit commis d'un petit homme en place,
Cent pistoles bornoient vos minces revenus ;
Vous n'étiez pas encore au rang des parvenus ;
Et si j'en veux pourtant croire la renommée,
Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.
Qu'on se range ! *Cliton* s'avance. Son coursier
Bondit, fier d'obéir à la main d'un guerrier.
Tandis que nos soldats signaloient leur courage,
Cliton étoit toujours le premier..... au pillage.....
La Fontaine mourant comme il avoit vécu,
A sa veuve, à son fils laisse à peine un écu ;
Il faut, je le vois trop, et le dis sans rancune,
Être sot ou fripon pour faire sa fortune.

L'heure avance ; je sais que tout est pour le mieux,
Et que l'on dîne à l'heure où soupoient nos aieux.
Mais je puis pour six francs manger à table d'hôte :
Là, les originaux ne me feront pas faute ;
Le repas sera sobre et servi promptement :
Abrégeons le chemin. Bon ! voilà justement
Une rue, une enseigne ; entrons. La compagnie
Est nombreuse, tant mieux ; la maîtresse est jolie,
Cela ne gâte rien ; le vin aigre, tout beau !
Je n'en boirai que peu, trempé de beaucoup d'eau.
J'aurois pu, chez *Méot*, faire meilleure chère ;

Mais ce Palais-Royal est vraiment un repaire
Où tout vice est certain de rencontrer son lot.
Là, jusques au Perron, tout se change en tripot;
Et d'un être vivant à peine on sent l'approche,
Qu'on croit déjà surprendre une main dans sa poche.
Je suis fort bien ici, j'y reste. Mon voisin
Etoit sans doute à jeun, car il y va d'un train.....
Il se croit seul. Le mets que son assiette implore,
Son œil même, son œil d'avance le dévore.
Presqu'en face de moi, c'est un peu différent;
Si l'on goûte de tout, de rien l'on n'est content.
Voyons si je serois bon physionomiste.
« Homme de loi, rentier, marchand forain, artiste,
» Fermier des environs, commis à mille écus,
» Celui-ci nouvelliste, et celui-là..... *motus;*
» Je juge à son regard, à son geste, à sa mine,
» Que dans un lieu public il a l'oreille fine. »
Mais là-bas on s'échauffe! Ecoutons. — Non, morbleu!
— *Molé* n'a point d'esprit, de grâce dans son jeu.
— Moi, je pleure sur-tout à l'Opéra-Comique.
— Monsieur apparemment n'aime que la musique.
— La musique est un art!.... c'est le premier de tous.
— Eh! sans la poésie où diable en seriez-vous?
— Pour rien assurément vous comptez la peinture?
— Fadaises que cela. Les lois..... — L'agriculture.
— L'argent. — Les bons trois-quarts. — La guerre. — La paix. — Non.
— Piccini. — Bonaparte. — Un duo. — Du canon....
Oh! quel bruit! sauvons-nous. La querelle s'engage,

Et je suis par nature ennemi du tapage;
Abordons la maîtresse avec un compliment;
Payons vîte, et courons prendre l'air un moment.

Que vois-je écrit là-haut? *Cabinet de lecture.*
Rassemblement d'oisifs dont la caricature
M'amusera peut-être; au surplus, essayons.
De *Calot* et d'*Hoggars* que n'ai-je les crayons!
Comme il est bien posé! L'excellente figure!
Il ne dort ni ne veille. Il tient une brochure,
Il voudroit y fixer son regard incertain,
Et toujours la brochure échappe de sa main.
Au fond de la cité je gage qu'il demeure.
Pour arriver ici que lui faut-il? une heure;
Trois pour lire à peu près comme il lit aujourd'hui,
Une bonne heure encor pour retourner chez lui:
Hé bien, cet homme-là bénit sa destinée,
Et se couche enchanté le soir de sa journée!
Quelle pièce aujourd'hui donne-t-on à *Feydeau?*
Si j'en crois ce journal, c'est un drame nouveau.
Pour la première fois, courons, le temps me presse.
La crainte te poursuit, et l'espoir te caresse,
Pauvre auteur! le travail est pour nous le moment
Du plaisir, du bonheur et de l'enchantement.
Nous nous voyons déjà sur la double colline,
A côté de Molière, à côté de Racine;
Et du juste avenir notre nom respecté,
S'en va de siècle en siècle à l'immortalité.
Mais à l'instant fatal où le rideau se lève,
L'illusion, hélas! s'enfuit avec le rêve.

Quoi ! l'orchestre tout plein et les balcons aussi !
Tâchons de pénétrer..... A la fin m'y voici.
Autour des nouveautés tout le monde se presse.
Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.
En pareil cas, pourtant, si chaque spectateur
Pouvoit prendre un moment la place de l'auteur !
Qu'entends-je ? du succès agréable présage !
Déjà, sans l'avoir vu, l'on déchire l'ouvrage.
Le titre est mal choisi. Cinq actes, c'est bien long.
Regnard même, *Regnard* n'a rien produit de bon.
Par bonheur, du public craignant l'impatience,
Un acteur a paru. L'on écoute en silence.
Jusqu'à présent du moins le parterre est décent ;
Trois actes bien remplis, sujet intéressant,
Ce début pour la pièce a gagné son suffrage.
Mais attendons la fin. J'entends gronder l'orage.
De temps en temps le ciel s'obcurcit, et les vents
Exercent leur fureur par de longs sifflements.
Pauvre auteur, c'est ici le fort de la tempête.
Tout est perdu : la foudre éclate sur ta tête.
Pilote malheureux, je plains ton triste sort :
Ton vaisseau vient, hélas ! d'échouer près du port.
Que vas-tu devenir ? Ce soir, dans la coulisse,
Oseras-tu braver le dédain d'une actrice,
Et le souris malin de tes joyeux rivaux ?
Demain, à ton réveil, liras-tu les journaux ?
Eh ! sur-tout, de quel front aborder ta maîtresse ?
Tu lui faisois sans doute hommage de ta pièce.
Déjà la dédicace, où s'épanchoit ton cœur,
A *Didot*, en secret, reprochoit sa lenteur.

Crois-moi, ne brigue plus le stérile avantage
D'amuser le public. Jette au feu ton ouvrage,
Sois bon époux, bon père, utile citoyen :
Ton siècle, il est trop vrai, de toi ne dira rien ;
Ton nom ne vivra pas chez les races futures :
Qu'importe ! jouissant de tes vertus obscures,
Tu connoîtras du moins la paix et le bonheur :
Il n'est pire métier que le métier d'auteur.
Moi-même, renonçant à mon œuvre comique,
Vais-je enfin regagner mon manoir poétique ?
Hélas! je crains de faire un bien triste souper.
Des pensers douloureux reviendront m'occuper.
On doit plaindre après tout la muse infortunée
Qui perd en un instant le travail d'une année.
Ne pourrois-je finir le jour un peu gaîment !
Si j'ai bonne mémoire... Eh oui ! dans ce moment,
Je suis sûr de trouver un thé chez *Aspasie.*
Un thé ! qui n'en a pas ? c'est une frénésie.

Quel cercle ! juste ciel ! il paroît qu'aujourd'hui
On a craint dans ce lieu de connoître l'ennui.
Je comptois sur un thé, je risquois l'aventure,
Et je trouve de plus, bal, concert et lecture.
Pourquoi pas? Selon moi, varier le plaisir,
C'est connoître, en effet, le grand art de jouir.
L'autel, disons le mot, la table est préparée.
Le fauteuil, le flambeau, le verre d'eau sucrée,
Rien ne manque : fort bien. . . . .
. . . .
. . . .

. . . . Tout le cercle enchanté
Applaudit : c'est sans doute à la briéveté.
Heureux lecteur ! on vante et son goût et sa grâce ;
Chacun auprès de soi lui prépare une place ;
On veut savoir son nom, tout haut on le redit,
Et vingt femmes demain l'auront mis en crédit.
Mais tandis qu'il lisoit, déjà près d'un pupitre,
Et fièrement assis, j'ai vu l'Orphée en titre.
Sous le mobile archet la corde a retenti ;
Et je crois, par moment, entendre *Viotti.*
Heureux qui nous feroit oublier son absence !
Écrasant son fauteuil de sa lourde opulence,
Midas s'est endormi ; Lise appelle Zoé ;
Valcourt en souriant parle bas à Chloé ;
Germeuil a raconté la nouvelle publique,
Et c'est ainsi par-tout qu'on entend la musique.
Mais le chant va du moins fixer l'attention ?
Vain espoir ! même bruit, même distraction.
On ne pourra danser que jusques à l'aurore,
Et Linus doit céder la place à Terpsichore.
Il usurpoit sur elle un temps trop précieux.
La gaîté maintenant brille dans tous les yeux.
. . . .
. . . .
Maintenant je pourrois, plus complaisant que sage,
Autour d'un tapis vert, jouet du sort volage,
D'heure en heure passer jusqu'à demain matin,
Et du gain à la perte, et de la perte au gain ;
Car, quels que soient les lieux où le hasard m'appelle,
Je rencontre toujours la *bouillotte* éternelle.

Mais si je suis tenté de veiller aujourd'hui,
Que ce soit sans fatigue, et sur-tout sans ennui.
A minuit écoulé déjà succède une heure.
Je vais, sans plus tarder, retrouver ma demeure,
Lire mon *La Fontaine;* et si le doux sommeil
A mes sens rafraîchis ménage un doux réveil,
Si la rime à me fuir n'est pas trop obstinée,
Demain pour mes amis j'écrirai *ma Journée.*

VERS ALLÉGORIQUES

DE MADAME DESHOULIÈRES,

à ses Enfants.

DANS ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau

L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin

Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages;
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ODE

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS,

Pour une personne convalescente.

Par J.-B. Rousseau.

J'ai vu mes tristes journées,
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant ;
La Mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage

Le mal a brisé mes os :
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Étoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la Nuit sombre :
O Nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'Aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie

Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits;
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La Mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples

Les mortels les plus glacés
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

FONDATION

DE LA VILLE DE CARTHAGE PAR DIDON.

Fragment de l'Énéide de Virgile, traduit par DELILLE.

La reine de ces lieux est la belle Didon;
Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
L'histoire de ses maux voudroit un long discours;
Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sychée,
Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
Bientôt s'allume entr'eux le flambeau de la haine.
Insatiable d'or, ce monstre furieux,
Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
Dans le temple en secret immole la victime;
Et toutefois long-temps il sut cacher son crime,
Et d'une sœur crédule amusant la douleur,
Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture,

Le spectre s'élevant du sein de l'ombre obscure,
Triste, pâle et sanglant, apparut à ses yeux,
Dévoila de sa mort le mystère odieux,
Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
De son lâche assassin lui livrant le trésor,
Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite :
Ceux qu'une même horreur, ou que la crainte excite,
Attroupés en secret veulent suivre son sort.
Des vaisseaux étoient prêts à s'éloigner du bord,
Leur troupe s'en saisit; de leur asile avare
On tire les trésors de ce monstre barbare;
Maîtres de sa richesse, et bravant son couroux,
Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups!
Sur ces bords, à leur ville ils cherchoient une place,
Et leur ruse innocente achète autant d'espace
Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
Pourroit, en s'étendant, embrasser de terrain.

RÉFLEXIONS DIVERSES

De Madame DESHOULIÈRES.

I.

QUE l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

II.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique;
D'un buste, d'un tableau le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique,
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

III.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différents pays, les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

IV.

La pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs;
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,

Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beanté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que, tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports, et des soins assidus;
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

VI.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage;
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoissance,
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance,
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance:
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune:

On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi, fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours ;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

IX.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage :
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux

Ces Grecs et ces Romains, dont la mort volontaire
A rendu le nom si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie
Lorsque, de disgrace suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux ;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

XI.

L'encens qu'on donne à la prudence,
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux ;
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène.

XII.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des éléments vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous.
Fréles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.

Un rien peut nous détruire ; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

XIII.

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécille
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XIV.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité,
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :

On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui, dans son cabinet, a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant, qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

XVII.

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude:
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare,

N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

FRAGMENT

DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE EN AULIDE,

Par RACINE.

Agamemnon attend Iphigénie à l'autel pour l'immoler aux Dieux. Mais comme elle tarde trop long-temps à paroître, il vient lui-même la demander. Il la trouve avec sa mère, qui l'avoit retenue auprès d'elle. Ne croyant point que Clytemnestre et sa fille soient instruites du sacrifice qui se prépare, il presse Iphigénie de se rendre à l'autel, sous prétexte de l'unir à Achille. Mais il ne peut se méprendre aux larmes que laissent échapper les princesses. Arcas, s'écrie-t-il, Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE *à* AGAMEMNON.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres, sans détour, pouvoient se faire entendre ;
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis,
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;
J'ose vous dire ici, qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter,
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser ;
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.

Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre :
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hymenée.
Déjà, sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai, j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encor, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sureté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.

Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée :
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
Ma fille, il faut céder ; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil, qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née,
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE *à* AGAMEMNON.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?

Quel champ, couvert de morts, me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts, pour elle, ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père ;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,

Tous les droits de l'empire, en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non ! je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne peut m'en détacher,
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

Scène très-vive entre AGAMEMNON *et* ACHILLE.

Après que Clytemnestre a fait éclater les emportements d'une mère en fureur, Achille vient employer la menace ; la fougue impé-

tueuse de ce jeune héros, et la fierté du superbe Agamemnon, occasionnent ici un dialogue si vif, une scène si belle, que nous avons cru la devoir transcrire tout entière.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ;
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main :
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur ? que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins ;
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez !

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?



ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel, le puis-je croire!
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez, qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux!
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...?

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines:
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments:
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs:
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours!
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais, dans Larisse, un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous à qui, des Grecs, moi seul je ne dois rien,
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,

Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courous-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on, qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire,
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même, je vous rends le serment qui vous lie :
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achetterois vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez, je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère ;
D'Iphigénie encor je respecte le père :
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Irrité par les menaces d'Achille, craignant, s'il sauve Iphigénie, de paroître céder à la frayeur, Agamemnon se détermine à la sacrifier. Cependant il ne peut étouffer la voix de la nature. Il entend murmurer son cœur. Il s'arrête :

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.

Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je veux la frapper?
Que dis-je, que prétend mon sacrilége zèle?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême;
Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même?
Non, je ne puis; cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié:
Qu'elle vive... Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui!
Il l'aime: elle vivra pour un autre que lui.

IPHIGÉNIE *à* ACHILLE.

D'après l'ordre d'Agamemnon, Iphigénie, pour se soustraire au coup mortel, retournoit dans la Grèce; mais tout le camp, déjà instruit de la réponse de l'Oracle, l'arrête dans sa fuite. Alors Achille, le seul qui puisse encore l'arracher à la

mort, vient lui offrir le secours de ses guerriers contre tous les Grecs réunis; et pour engager cette princesse à le suivre, il lui rappelle les serments qui les unissent, et la prie de songer que le bonheur d'Achille est fondé sur ses jours.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire,
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux, à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée;
Par la bouche des Grecs, contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles,
Vous-même dégagez la foi de vos oracles ;
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit, déjà Troie en alarmes,
Redoute mon bûcher et frémit de vos larmes.
Allez, et dans ses murs, vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,

J'espère que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon souvenir,
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince, vivez, digne race des dieux.

Fureurs de CLYTEMNESTRE *séparée de sa fille.*

Les Grecs aveuglés par une zèle fatal, appellent à grands cris Iphigénie à l'autel. Cette jeune princesse s'arrache des bras de sa mère, et court subir son triste sort. En vain Clytemnestre veut la suivre. On se jette en foule au-devant d'elle. On la retient. Alors la vengeance, le désespoir dans le cœur, elle s'écrie :

Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux?
Quoi! lorsque les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, ces mêmes vents si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin!
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée

Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
Calchas va dans son sang.... Barbares ! arrêtez ;
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre et sens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

DÉDALE ET ICARE,

FABLE TIRÉE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Trad. de M. DE SAINT-ANGE.

DÉDALE cependant qu'un long exil ennuie,
Sent le désir si doux de revoir sa patrie ;
Mais la mer l'emprisonne, et ses désirs sont vains.
Si la Crète, dit-il, s'oppose à mes desseins,
Si la terre et la mer me ferment le passage,
Que l'air m'ouvre un chemin pour sortir d'esclavage.
Minos possède en vain et la terre et les flots ;
L'air est libre pour moi ; je ne crains plus Minos.
Il dit, et fait céder au pouvoir du génie
Les lois de la nature et de la tyrannie.
Des plumes que son art assortit avec choix,
Par degrés à leur rang se placent sous ses doigts.
Tels sous la main de Pan l'Arcadie a vu naître
Les tubes inégaux de la flûte champêtre.
Une cire onctueuse, enduite aux environs,
Des plumes qu'il attache unit les avirons ;
Et, par un dernier pli, leur légère courbure
Dans le travail de l'art imite la nature.
Icare auprès de lui l'observe, et sans songer

Qu'il s'amuse, en jouant, de son propre danger,
Court après le duvet qu'emporte le Zéphire,
De ses doigts apprentis, touche, amollit la cire,
Et nuit à l'ouvrier par ses jeux enfantins.
Quand l'ouvrage eut cent fois repassé sous ses mains,
Dédale, qui dans l'air en suspens se balance,
De ses ailes d'abord éprouve la puissance;
Et, sûr de leur usage, il l'enseigne à son fils.
Prends le milieu des airs, et crois-en mes avis;
N'approche point trop près des ondes infidelles,
Tu verrois leur vapeur appesantir tes ailes.
Si trop près du soleil s'élève ton essor,
Tu vois fondre la cire, et tu péris encor.
Là, tu vois Orion : ici, le char de l'Ourse :
Vole entre l'un et l'autre; imite, et suis ma course.
Tandis qu'il veut encor, par de légers essais,
Des avis qu'il lui donne assurer le succès,
Des pleurs mouillent ses yeux, et ses mains paternelles,
Ses mains tombent deux fois, en attachant les ailes.
Il embrasse son fils : une secrète voix
Lui dit qu'il l'embrassoit pour la dernière fois.
Il s'élève dans l'air, l'appelle sur sa trace,
Et d'un vol inquiet craint pour sa jeune audace :
Comme une mère instruit l'oiseau novice encor
A régler les écarts de son premier essor;
L'œil tourné sur son fils, d'un vol hardi mais sage,
De son art périlleux il lui montre l'usage.
Le pêcheur près des eaux assis sur le gazon,
Au moment qu'à la ligne il suspend l'hameçon,

Le conducteur du soc, la main sur sa charrue,
Le pasteur immobile, et les yeux vers la nue,
En voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire, et les prend pour des dieux.
Lébynthe et Calydné, monts chéris de l'abeille,
A droite de leur vol avoient vu la merveille;
A gauche ils ont laissé le temple de Samos,
Délos et son oracle, et le roc de Paros.
Le jeune ambitieux, follement intrépide,
Pour s'élever au ciel, abandonne son guide.
Trop voisin du soleil, un océan de feux
De la cire amollit les liens onctueux:
Déjà la plume échappe à ses aîles fondues;
De ses bras, mais en vain, il frappe encor les nues.
Il appelle son père, et tombe au fond des mers,
Fameuses par son nom, sa chute et ses revers.
Son père infortuné, qui déjà n'est plus père,
Dédale cherche au loin le jeune téméraire.
Icare, où te trouver? Il appelle à grands cris
Icare, et sur les eaux voit flotter ses débris.
Il maudit de son art l'invention funeste;
De son malheureux fils il recueille le reste,
Lui dresse dans une île un tombeau de gazon;
Et cette île depuis a conservé son nom.

FÉLICITÉ DES SAINTS.

Par RACINE *le fils.*

....

AH! qui me donnera l'aile de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,

J'irois, je volerois dans le sein du repos.
C'est-là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des Saints l'heureuse obéissance ;
C'est-là que de son joug le cœur est enchanté ;
C'est-là que sans regret l'on perd la liberté.
Là, de ce corps impur, les ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes.
C'est-là qu'on n'entend plus ni plaintes, ni soupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni désirs.
L'Eglise enfin triomphe ; et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate, assis, nous pleurons sur ses rives ;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants,
O céleste Sion ! faire entendre tes chants ?
Hélas ! nous nous taisons ; nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! O tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! O chère éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure !
Quand irai-je goûter ton adorable paix !. . . .
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !.

(POEME DE LA GRACE.)

LA MORT D'HECTOR.

Par Luce de Lancival.

POLYDAMAS *à* PARIS.

Dans les champs Phrygiens, l'ordre du sage Enée
Tenoit de nos guerriers la vaillance enchaînée;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différents chefs les Grecs étoient rangés;
Entr'eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse et l'audace;
Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà, dit Achille enflammé de colère;
» Viens, ton sang va payer le sang de mon ami!
» Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
» C'est Hector que je veux!» C'est Hector qui t'immole,
Lui répond votre frère; il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu.
Achille est ébranlé du choc inattendu;
Il prend son javelot, dans les airs le balance;
Et, de tout son effort, à son tour il le lance.
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré:
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne:
Il brise sa cuirasse; et le fer repoussé,

Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang, plus d'une fois, avoit rougi la terre,
Ils luttoient tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé,
Et Jupiter entr'eux n'avoit point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père;
Il s'écrie: à sa vue on s'agite, on espère;
Et déjà deux hérauts plaçoient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattants.
Mais Achille frémit de perdre sa victime:
Son courage, ou plutôt sa fureur se ranime;
Il presse Hector, Hector résiste; mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main....
Que pouvoit sa vaillance?.. Il est atteint!.. il tombe...
Troie entière descend avec lui dans la tombe...
La mort d'Hector n'a point désarmé le vainqueur;
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur!
Voyez après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu! Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule, et sillonne au loin la fange qui le souille;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté:
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse, à coups redoublés, vers les rives du Xanthe
Ses coursiers, qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois.
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,

Sourit, d'un air affreux, à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre ; et, bravant tous les Dieux,
De son sang qui ruisselle il enivre ses yeux.

L'ABEILLE ET LE SERPENT.

Par CÉRUTTI.

L'ABEILLE et le serpent hideux
Aiment les fleurs et la verdure,
Et de la sève la plus pure
Ils se nourrissent tous les deux.

Mais opposés par leur génie,
Vivant sur les mêmes gazons,
L'une les change en ambroisie,
Et l'autre les change en poisons.

De la plante la plus amère
L'Abeille sait tirer du miel :
Dans l'herbe la plus salutaire
Le Serpent puise un suc mortel.

En quelque lieu qu'il se repose,
On voit le feuillage mourir :
Elle vole de rose en rose,
De lis en lis, sans les flétrir.

Elle boit les pleurs de l'Aurore,
Sans en ternir la pureté :

L'onde pâlit, se décolore,
Quand le reptile en a goûté.

Dans son palais géométrique,
L'Abeille vit pour l'univers :
Proscrit par la haine publique,
Le Serpent règne aux lieux déserts.

De sa caverne insidieuse
Il menace tous les vivants :
Dans sa cellule studieuse
Elle est l'exemple des savants.

Utile au pauvre l'une entasse
Tous ses trésors dans les hameaux,
Et, sacrilége avec audace,
L'autre dépouille les tombeaux.

Entendez l'essaim qui murmure,
C'est la voix d'un peuple innocent :
Du Serpent la famille obscure
Siffle, et c'est le cri du méchant.

La douce Abeille qu'on irrite,
Punit d'ingrats persécuteurs :
L'affreux Serpent qu'on ressuscite,
Assassine ses bienfaiteurs.

A-t-elle vengé son injure?
L'Abeille est sans dard et sans fiel :

Pour chaque nouvelle morsure
Le Serpent garde un trait mortel.

O sage ! qui prêtez l'oreille
A ce contraste si frappant,
Gardez-vous d'irriter l'Abeille,
Ou de caresser le Serpent.

UN PÈRE A SON FILS,

SUR LA RELIGION, L'AMITIÉ, LA GLOIRE ET LES LOIS.

Par CHAMPFORT.

O TOI, fille des cieux que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte Religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs;
Des monstres ont maudit sa féconde influence;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,

Ont haï l'Éternel : amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?

Le Ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,
Aliment des vertus, ame des grands desseins :
C'est ce noble désir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire,
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire;
Impérieux instinct que des dieux bienfaiteurs
Par pitié pour la terre ont mis dans les grands cœurs.

Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers;
Qui, sous différents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom.

Prestige d'un instant, vaine et cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole;
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.
Mais servir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant sur-tout l'estime de soi-même;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur,
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.
Si de ce beau désir ton ame est dévorée,

Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorsque les glaçons de la froide vieillesse
Viennent de notre sang arrêter la vitesse,
Lorsque nous recélons dans un débile corps
Un esprit impuissant, une ame sans ressorts,
Plus de droits sur la gloire et sur la renommée:
La lice de l'honneur est pour jamais fermée;
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.

Mon fils, sur les humains que ton ame attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen. Il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois;
Les lois! raison sublime et morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,
Accord né des besoins, qui par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.

A MES PÉNATES.

Par Ducis.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté

Mon fauteuil, mes chenets d'hermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer:
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer!
Si mes mains, pour vous fétoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux,
Non point par la peur des filous,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je veux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous:
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devroit se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,

Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa foible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim!
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparoître,
Exaucez ma prière, ô Dieux!
Fermez vite, et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux.

LE SUPPLICE DES TEMPLIERS.

Par M. RAYNOUARD.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier:
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré:
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie;
» François, souvenez-vous de nos derniers accents:

» Nous sommes innocents; nous mourons innocents.
» L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste ;
» Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
» Que le foible opprimé jamais n'implore en vain,
» Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
» Encor quarante jours !.. je t'y vois comparoître. »
Chacun en frémissant écoutoit le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi !
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !
» Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
» Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »

(*au roi.*)

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas (f)
On ne les voyoit plus ; mais leurs voix héroïques
Chantoient de l'Éternel les sublimes cantiques ;
Plus la flamme montoit, plus ce concert pieux
S'élevoit avec elle et montoit vers les cieux.
Votre envoyé paroît, s'écrie... un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'étoit plus temps... les chants avoient cessé.

A MON PETIT POTAGER.

Par Ducis.

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage,
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir :
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageois ? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi ?
— Je voudrois vivre avec les hommes.
— Avec eux ! ce sont presque tous
Des méchants, des sots et des foux,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin ;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connoître ;
Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien ;
Trop sentir est bien pire encore !
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon hermitage?

— Est-ce un malheur? va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage :
« Ah! si j'avois planté mes choux! »

FIN.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce Recueil.

FIN DE LA TABLE.



